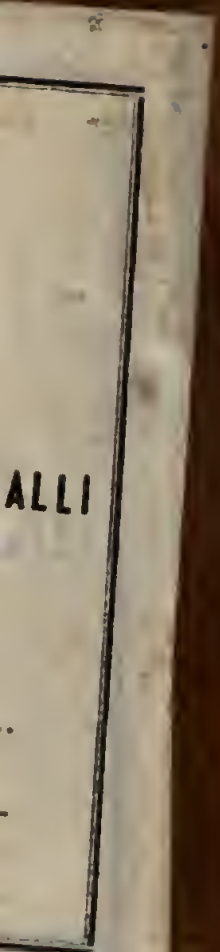

ALLI

6
N

BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 16
PLUTEO V
N.° CATENA 27

RECUEIL

GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES.

TOME XIV.

RECUEIL

GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES,

EN VERS ET EN PROSE, TANT IMPRIMÉS QUE MANUSCRITS.

TOME XIV.

A LONDRES,
Et se trouve à PARIS, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.

66138

QUI VEUT NOYER SON CHIEN

L'ACCUSE DE LA RAGE,

OU LA

BELLE-MERE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. D'ARMANCÉ.

Mme. D'ARMANCÉ.

Mme. DU SAULSOY, *Sœur de M. d'Armancé.*

LUCILE, *Fille de M. d'Armancé, d'un premier lit.*

AGATHE, *Fille de M. & Mme. d'Armancé, âgée de 8 à 9 ans.*

CLAUDINE, *Servante.*

La Scene eſt chez M. d'Armancé.

LA BELLE-MERE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Le Théatre repréſente une Salle baſſe de la Maiſon de M. d'Armancé.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, *ſeule.*

Elle entre en regardant de tous côtés, & tient un papier.

Je ſuis ſeule, Dieu merci... Je ne connois point M. de Germont, mais je ferai tout pour ſortir du triſte eſclavage où je ſuis... D'ailleurs, puiſqu'il eſt du goût de ma tante, c'eſt ſûrement un honnête homme... Il faut que je faſſe réponſe à ma tante. (*Elle s'approche d'une table, s'aſſied & écrit*).

Ici Agathe paroît, entre doucement ſur la pointe du pied, s'approche de la chaiſe de ſa ſœur, & tâche de lire par-deſſus ſon épaule.

En voilà aſſez; d'après ce qu'elle m'écrit, elle m'entendra de reſte... Il s'agit actuellement de lui faire parvenir ce billet. (*Elle ſe leve*). Claudine.... (*Agathe à l'inſtant où ſa ſœur ſe leve ſe retire précipitamment dans la couliſſe; mais ne pouvant éviter d'être vue, elle feint d'entrer ſur la ſcene*).

SCENE II.

LUCILE, AGATHE.

AGATHE.

Bon jour, ma ſœur.

LUCILE.

Bon jour.

AGATHE.

As-tu vu maman ce matin ?

LUCILE.

Pourquoi ?

AGATHE.

C'eſt que... je l'ai vue, moi.

LUCILE.

Qu'eſt-ce que cela me fait ?

AGATHE.

Dame, ça doit pourtant te faire quelque choſe; car elle eſt dans une colere épouvantable contre toi.

LUCILE.

C'eſt aſſez ordinaire.

AGATHE.

Oh ! oui; mais c'eſt qu'elle dit que tu lui as répondu des choſes... des choſes... qui ſont bien vilaines d'abord.

LUCILE.

Et quelles ſont-elles ces choſes ?

AGATHE.

Dame, je ne ſais pas moi, c'eſt à mon papa qu'elle contoit tout ça ; elle n'a pas voulu les lui dire.

LUCILE.

Je le crois, elle auroit été ſûrement bien embarraſſée.

AGATHE.

Oh ! que non ; mais c'eſt qu'elle craignoit de mettre papa dans une colere qui lui feroit mal.

LUCILE, *hauſſant les épaules.*

Quelle pitié ! Comment ſais-tu cela ?

AGATHE.

Oh ! dame ; ils étoient renfermés dans la grande ſalle, ils ſe croyoient

ſeuls, & parloient tout haut. Et moi je me ſuis miſe auprès de la porte d'où j'ai tout entendu.

LUCILE.

Et qu'ont-ils dit, encore ?

AGATHE.

Mais c'étoit preſque toujours maman qui parloit toute ſeule. Elle diſoit comme ça... bien des choſes : que tu es vaine, coquette, orgueilleuſe ; que tu lui manques de reſpect ; qu'elle ne peut plus vivre avec toi ; qu'il faut abſolument que tu prennes ton parti ; qu'il y a long-tems qu'il auroit dû te mettre dans un couvent.

LUCILE.

Oh ! je ne doute pas que ce ne ſoit là le but de ſes perſécutions. Et que lui répondoit mon pere ?

AGATHE.

Mais, il ne diſoit pas grand'choſe, lui ;

il tâchoit d'appaiſer maman en lui diſant qu'il te parleroit, & puis c'eſt tout.

SCENE III.

LUCILE, AGATHE, CLAUDINE.

CLAUDINE, *à Lucile.*

M'avez-vous appellée, Mademoiſelle?

LUCILE.

Dans l'inſtant.

AGATHE.

Oui, je t'ai entendue appeller, Claudine.

LUCILE, *à Claudine.*

Vous reviendrez quand je vous avertirai; je n'ai rien à vous dire à cette heure.

CLAUDINE.

Ça ſuffit, Mademoiſelle.

LUCILE.

Ne vous éloignez pas, entendez-vous ?

CLAUDINE.

Non, Mademoiſelle.

SCENE IV.

LUCILE, AGATHE.

AGATHE.

Pourquoi ne parles-tu donc pas à Claudine actuellement ?

LUCILE.

Cela n'eſt point preſſé.

AGATHE.

Elle n'a pourtant rien à faire à préſent.

LUCILE.

Cela ſe peut.

AGATHE.

Tu as à l'envoyer dans quelqu'endroit, peut-être?

LUCILE.

Qu'eſt-ce que ça te fait?

AGATHE.

C'eſt qu'elle ſera peut-être occupée quand tu voudras l'envoyer.

LUCILE.

Ne t'inquiete pas.

AGATHE *tourne autour de la table, regarde d'un œil curieux les papiers qui ſont deſſus, & dit après un inſtant de ſilence.*

Qu'eſt-ce que tu faiſois donc, là?

LUCILE, *d'un air indifférent.*

Rien, comme tu vois.

AGATHE.

Si fait, ſi fait ; voilà l'écritoire de mon papa, tu écrivois à quelqu'un, je gage... A qui écrivois-tu donc ?

LUCILE.

Mais... mais... En vérité, voici qui eſt ſingulier, tu es bien curieuſe.

AGATHE.

Oh, mon Dieu ! comme tu fais la myſtérieuſe, c'eſt qu'il y a là-deſſous quelque choſe contre maman qui n'eſt pas bien, j'en ſuis ſûre.

LUCILE.

Eh bien ! voyez donc, cette petite peſte, ce qu'elle va imaginer !

AGATHE.

Je ſais bien ce que je dis, va. Je

parie que tu ne voudras pas me montrer ce que tu écrivois.

LUCILE.

Non, sûrement. Il convient bien à une petite fille d'avoir tant de curiosité.

AGATHE.

Si tu ne risquois rien, tu ne te cacherois pas tant de moi.

LUCILE.

Allez, vous êtes un enfant, je ne suis pas comptable de mes actions envers une morveuse de votre espece.

AGATHE.

Oui; eh bien! puisque c'est comme ça, je m'en vas tout de suite dire à maman que tu écris à quelqu'un en cachette... là.

LUCILE.

Agathe, ne vous avisez pas de me jouer ce tour-là.

AGATHE.

Pour cela ſi ; je t'apprendrai à être ſecrete avec moi.

LUCILE.

Agathe, ſi vous tenez vos propos ordinaires, prenez garde à vous, vous verrez ce qui vous en arrivera.

AGATHE.

Brrr. Comme je te crains, tu ne veux donc pas me montrer ce que tu écrivois?

LUCILE.

Non, je ne le veux pas, & pour te prouver combien peu je t'appréhende, je te permets d'aller dire tout ce que tu voudras.

AGATHE.

Tu ne le veux pas ; une fois, deux fois.

LUCILE.

Non, je te conſeille même de me laiſſer tranquille.

AGATHE.

Tu t'en repentiras. (*Elle ſort en la menaçant*).

SCENE V.

LUCILE, CLAUDINE *qui ſurvient.*

LUCILE.

Le mauvais ſujet ! Je l'ai toujours ſur les talons. Eſt-ce toi, Claudine ?

CLAUDINE.

Oui, Mademoiſelle.

LUCILE.

Va chez Mme. de Saulfoy, tu lui remettras ce billet de ma part.

CLAUDINE.

Oui, Mademoiſelle.

LUCILE.

Tu la prieras de paſſer ici ce ſoir.

CLAUDINE.

Oui, Mademoiſelle.

LUCILE.

Tâche de faire cela ſi ſecrétement que perſonne de la maiſon ne s'en apperçoive.

CLAUDINE.

Allez, ma bonne demoiſelle, ſoyez tranquille.

LUCILE.

Prends garde ſur-tout à Agathe; c'eſt une fine mouche.

CLAUDINE.

Oh, la mauvaiſe enfant! Elle eſt encore pire que ſa mere. (*Revenant*). Ah ça! mais eſt-ce que vous nous quittez?

LUCILE.

Peut-être bien, Claudine... Vas donc vîte.

CLAUDINE, *s'en allant.*

Tant pis. (*Revenant*). Eſt-ce bientôt?

LUCILE.

Je n'en ſais rien... dépêche-toi donc.

CLAUDINE, *s'en allant.*

Si vous partez, je demande mon congé, car je ne ſuis reſtée qu'à cauſe de vous. (*Revenant*). M'avertirez-vous quand ça ſera décidé?

LUCILE.

Oui, oui.. Vas donc, je tremble qu'on ne nous ſurprenne. (*Claudine ſort*).

SCENE VI.

LUCILE, *ſeule.*

Que je ſuis à plaindre ! Depuis dix ans je ne vis plus ; ma bonne humeur & ma vivacité m'ont abandonnée pour jamais .... Les mauvais procédés de Mme. d'Armancé deviennent tous les jours plus violens ; elle inſtruit ſa fille à m'épier, & Dieu ſait comment mes actions les plus innocentes ſont interprêtées... Hélas ! elle eſt tout ici, & moi je ne ſuis plus rien : étrangere dans la maiſon de mon pere, il me ſemble que ce ſoit par grace que l'on m'y ſouffre, & cette grace !.. que je la paie cher !.. Ah ! ma pauvre mere ! Je ne puis arroſer votre tombeau de trop de larmes. En vous perdant, j'ai perdu le bonheur de ma vie ; il ne me reſte plus de votre tendreſſe qu'un ſouvenir cruel,.. Ah Dieu !.. (*Elle va.*

s'aſſeoir auprès de la table, appuie ſa tête ſur ſes mains & pleure).

SCENE VII.

Mme. D'ARMANCÉ, LUCILE.

Mme. D'ARMANCÉ.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Mademoiſelle? Vous me donnerez donc à chaque inſtant de nouveaux chagrins; qu'avez-vous fait à ma fille?

LUCILE, *qui s'eſt levée ſi-tôt qu'elle a apperçu Mme. d'Armancé.*

A votre fille, Madame?

Mme. D'ARMANCÉ.

Oui, Mademoiſelle, elle ſe plaint beaucoup de vous; je vois bien que vous ne pouvez la ſouffrir.

LUCILE.

Vous vous trompez, Madame ; je vous proteſte qu'elle m'eſt très-indifférente.

Mme. D'ARMANCÉ.

Elle vous eſt très-indifférente ; oh bien ! pour moi, vos façons ne me le ſont point, indifférentes, & je vous proteſte que vous en changerez ; car je ne prétends pas que vous preniez des tons auſſi ſinguliers avec ma fille, entendez-vous ?

LUCILE.

Ne faudra-t-il pas auſſi que je la reſpecte, Madame ?

Mme. D'ARMANCÉ, *avec colere.*

Il faudra... il faudra... Vous êtes bien inſolente aujourd'hui.

LUCILE.

Le terme eſt un peu fort, Madame.

Mme. D'ARMANCÉ, *durement.*

Il vous convient, & je crois que je le puis employer avec une petite perſonne comme vous.

LUCILE, *avec un ſouris amer.*

Ah! mon Dieu! Madame, il y a long tems que je m'apperçois que tout vous eſt permis.

Mme. D'ARMANCÉ.

Je m'apperçois, moi, que vous vous permettez depuis quelque tems des choſes... auxquelles je mettrai bon ordre.

LUCILE.

Moi, Madame?

Mme. D'ARMANCÉ.

Oui, vous, Mademoiſelle. On m'a fait certains rapports qui doivent fixer mon attention ſur vous plus particuliérement que jamais.

LUCILE.

Pour cela, Madame; vos menaces m'intimident peu; je ſais combien je ſerois à plaindre ſi vous pouviez avoir ſur moi quelque priſe, mais heureuſement ma conduite eſt irréprochable.

Mme. D'ARMANCÉ.

A qui parlez-vous donc, s'il vous plaît? Qu'eſt-ce que c'eſt que tout ceci? Vous me querelleriez, je crois, ſi on vous laiſſoit faire... Apprenez, Mademoiſelle, que perſonne ici n'eſt fait pour ſouffrir de vos caprices, vous vous égayez à répandre certains petits propos dans leſquels vous oſez me compromettre & qui me ſont revenus... Depuis quelque tems votre humeur s'eſt aigrie au point d'être devenue inſupportable à tout le monde... Je voudrois bien ſavoir, par exemple, quelle figure vous faiſiez à l'inſtant, ce qu'elle ſignifie, & ce qu'en penſeroient des étrangers s'il s'en rencontroit ici...

Vous vous plaiſez à afficher une déſolation dont perſonne n'eſt la dupe.

LUCILE.

Ce reproche eſt bien injuſte, Madame; ſi mon triſte ſort m'arrache des larmes, c'eſt dans le ſecret que je les laiſſe couler.

Mme. D'ARMANCÉ, *la contrefaiſant.*

Votre triſte ſort ! (*Durement*). Il eſt plus heureux que vous ne méritez. D'ailleurs, ſi vous vous déplaiſez ici, que ne prenez-vous votre parti. N'eſt-il pas honteux qu'une fille de votre âge ſoit encore à charge à votre pere ?

LUCILE.

Effectivement, Madame, ſi vous ne preniez ſoin de congédier tous les partis qui ſe préſentent...

Mme. D'ARMANCÉ, *vivement.*

Moi ? je rebute les partis qui ſe pré-

ſentent pour vous, je vous empêche de vous marier? Voilà ce qui s'appelle une impoſture monſtrueuſe. Voudriez-vous me rendre reſponſable de ce que vos défauts de caractere, de figure & de fortune ſautent aux yeux de tout le monde? Cela ſeroit aſſez plaiſant; ſuis-je cauſe ſi vous êtes diſgraciée de la nature? (*D'un ton de mépris*). Allez, ma pauvre chere demoiſelle, un couvent eſt la ſeule retraite qui vous convienne; il y a longtems que je vous le dis, & je ſuis plus votre amie que vous ne penſez lorſque je vous donne ce conſeil. Mais, vous marier? vivre avec un homme? Vous! Eh! où en trouverez vous d'aſſez imbécilles pour ſe ſoumettre à votre humeur altiere, & d'aſſez hardis pour ne pas tout craindre de votre coquetterie?

LUCILE.

Vous me peignez avec de beaux traits, Madame; quand je ſerois la derniere des créatures, vous ne me traiteriez

pas plus mal... Je ſuis coquette, dites-vous ? Perſonne à me voir ne ſe douteroit qu'on pût me faire un pareil reproche.

Mme. D'Armancé.

C'eſt que perſonne ne vous connoît auſſi parfaitement que moi.

Lucile.

Mon entretien ne vous coûte rien, c'eſt à mon travail ſeul que je le dois. Je fais l'impoſſible pour pouvoir être miſe honnêtement.

Mme. D'Armancé.

Cela vous autoriſe-t-il à être miſe comme une fille d'opéra ? Vous avez la fureur de vous coëffer en cheveux ; cela n'eſt-il pas de la derniere indécence ?

Lucile.

Cependant, votre fille n'eſt jamais coëffée autrement.

Mme.

Mme. D'ARMANCÉ.

La belle différence !

LUCILE.

Mais, dites-moi, s'il vous plaît, où elle eſt, cette différence ?

Mme. D'ARMANCÉ.

Mais... Taiſez-vous, je vous prie ; je n'ai aucun compte à vous rendre, je dis & je fais ce qu'il me plaît.

SCENE VIII.

M. & Mme. D'ARMANCÉ, Mme. Du SAULSOY, LUCILE, AGATHE.

M. d'Armancé paroît au fond du Théâtre avec Mme. du Saulſoy ; ils converſent quelque tems ſans voir Mme. d'Armancé.

Pendant ce tems, Agathe entre de l'autre côté du Théatre, & aborde Mme. d'Armancé, ce qui forme deux Scenes ſimultanées.

M. D'ARMANCÉ.

Ce que vous m'apprenez me fait plaiſir, ma ſœur ; je vous ai obligation de vos ſoins ; la maiſon de M. de Germont m'eſt connue. Il eſt bon gentilhomme.

Mme. Du SAULSOY.

Je vous en réponds, mon frere; voudrois-je vous méſallier?

M. D'ARMANCÉ.

Je ne vous en crois pas capable. Mais ce n'eſt pas tout; êtes-vous ſûre qu'il ſoit du goût de Lucile?

Mme. Du SAULSOY.

Soyez tranquille.

M. D'ARMANCÉ.

C'eſt que le futur eſt un peu vieux; &, entre nous, je crains que Lucile...

Mme. Du SAULSOY.

N'ayez point d'inquiétude, vous dis-je.

M. D'ARMANCÉ.

Je m'en repoſe ſur vous. D'ailleurs, ſans ſon conſentement, il n'y a rien le fait.

Mme. DU SAULSOY.

C'eſt tout ſimple. Jamais M. de Germont n'a penſé autrement.

Mme. D'ARMANCÉ, *à Agathe, qui entre d'un air boudeur.*

Hé bien! mon petit ange, ton chagrin eſt-il paſſé?

AGATHE.

Pas encore tout-à-fait, ma bonne maman. (*Elle pleure*).

Mme. D'ARMANCÉ.

Allons donc, eſt-ce qu'il faut faire l'enfant comme cela? Qu'eſt-ce qu'on t'a donc fait?

AGATHE.

Dame, ce n'eſt pas tant moi que vous que cela regarde, ma bonne maman.

Mme. D'ARMANCÉ.

Comment donc? (*A Lucile, qui*

veut s'en aller). Reſtez, s'il vous plaît, Mademoiſelle; votre préſence eſt ici néceſſaire. (*A Agathe*). Qu'eſt-ce que cela veut dire, Agathe?

AGATHE.

C'eſt une lettre que ma ſœur écrivoit, maman; demandez-lui ce qu'il y avoit dedans; car pour moi, je n'en ſais rien.

Mme. D'ARMANCÉ.

Une lettre! C'eſt à quelque amoureux ſans doute; voilà donc cette conduite irréprochable. (*A Lucile*). Faites-nous la grace de nous éclaircir ce myſtere, Mademoiſelle. J'apperçois votre pere fort à propos.

M. D'ARMANCÉ, *les abordant.*

Je ſuis bien aiſe de vous rencontrer ici tous. Je te marie, Lucile, ſi cela te fait plaiſir.

Mme. D'ARMANCÉ, *vivement.*

Comment ? qui, quoi ? vous mariez ?

M. D'ARMANCÉ.

Lucile, ma fille. Faut-il tant s'étonner ?

Mme. D'ARMANCÉ.

Pardonnez-moi, Monſieur, mais cela ne ſe fera point.

Mme. Du SAULSOY.

Vous m'étonnez à mon tour, Madame ; & pourquoi, je vous prie ?

Mme. D'ARMANCÉ, *à M. d'Armancé.*

Qui lui donne t-on ?

M. D'ARMANCÉ.

M. de Germont.

Mme. D'ARMANCÉ.

M. de Germont n'en voudra point ;

ainſi, croyez-moi, pour votre honneur & pour le ſien, ne pouſſez pas les choſes plus avant.

Mme. Du SAULSOY.

Tout le monde connoît vos bonnes intentions pour Mademoiſelle, Madame; mais vous pardonnerez à M. de Germont de ne pas voir dans vos yeux.

Mme. D'ARMANCÉ.

Perſonne n'a droit de régler ni de cenſurer ma conduite, Madame; j'ai de bonnes raiſons de ce que je fais, & de ce que je dis. (*A M. d'Armancé*). M. de Germont s'accommodera-t-il d'une petite perſonne qui s'exerce à écrire des billets doux.

M. D'ARMANCÉ.

Comment donc?

Mme. D'ARMANCÉ.

Demandez à Agathe, qui a ſurpris

ce matin votre fille, envoyant par Claudine un meſſage de cette eſpece.

LUCILE.

Je n'aurai pas honte de le faire voir devant tout le monde, ce billet doux. Ma chere tante, montrez, je vous prie, la lettre que je vous ai envoyé ce matin.

Mme. DU SAULSOY.

La voilà! Qu'eſt-ce que cela ſignifie donc?

LUCILE *prend le billet & le donne à ſon pere.*

Voyez, mon cher pere, ſi je mérite d'être traitée auſſi indignement.

M. D'ARMANCÉ.

Mais on parle d'un billet doux que vous avez écrit; je ne ſais à qui; & ceci ne reſſemble en aucune maniere...

LUCILE.

Je vous proteſte que je n'ai écrit rien autre choſe que ce que vous voyez. Demandez à Claudine qui l'a portée, & elle indiquera la perſonne à qui je l'ai chargée de la remettre.

Mme. D'ARMANCÉ, *bruſquement & d'un ton impérieux.*

Sans tant d'explications, Mademoiſelle; vous vous mariez, c'eſt fort bien fait. L'époux que vous aurez, fait une excellente affaire, & je l'en félicite. Cependant, comme je n'apprends que d'aujourd'hui un mariage qui me paroît ſe tramer depuis long-tems, & que j'imagine qu'on devoit me prévenir plutôt, vous voudrez bien m'excuſer ſi je ne prends aucune part aux réjouiſſances qui accompagneront néceſſairement une auſſi belle fête. (*A M. d'Armancé*): Il me paroît, Monſieur, que l'on n'a pas eu plus d'égards dans cette occaſion-ci pour vous que pour moi.

M. D'ARMANCÉ.

Ma chere amie, vous vous formaliſez à tort. Je ne ſuis inſtruit, à la vérité, qu'à l'inſtant; mais je me plais à croire que ſi Lucile l'eût été depuis long-tems comme vous paroiſſez le penſer, elle nous en auroit fait part. En tout cas, tout me fait eſpérer qu'elle ſera heureuſe, en faut-il davantage pour me rendre l'eſprit ſatisfait?

Mme. D'ARMANCÉ.

Cela eſt à merveille, Monſieur. Mademoiſelle a toujours été fort à ſon aiſe ſur le reſpect qu'elle nous doit. Votre prédilection pour elle m'eſt connue; comptez pourtant que je veillerai, particuliérement dans la circonſtance, à ce qu'elle ne ſoit pas nuiſible aux miens cette prédilection... Vous m'entendez, Monſieur... Suivez-moi, Agathe. (*Elle ſort avec ſa fille qui fait la grimace à Lucile*).

SCENE IX.

M. D'ARMANCÉ, Mme. Du SAULSOY, LUCILE.

M. D'ARMANCÉ.

Quelle femme ! Ma ſœur, je vous quitte ; il faut que je tâche de la calmer.

Mme. Du SAULSOY.

Allez, mais ſouvenez vous que Lucile eſt votre fille, & qu'elle a beſoin que vous preniez en main ſes intérêts. (*M. d'Armancé ſort*).

SCENE X.

Mme. Du SAULSOY, LUCILE.

Mme. Du SAULSOY.

Elle eſt ſinguliérement déchaînée contre toi, cette femme; que lui as-tu donc fait?

LUCILE.

Rien autre choſe, ſinon que je n'ai pas voulu me ſacrifier au bien de ſa fille... Je vois une conſpiration formée contre ma fortune...

Mme. Du SAULSOY.

Il faut eſpérer que ton pere aura plus de fermeté qu'à ſon ordinaire. Enfin, mon enfant, tu dois être contente d'être délivrée d'un joug auſſi dur. La terrible femme! Que la co-

lere eſt à craindre ! Je ne puis revenir de l'hiſtoire du billet doux. Comment la haine peut-elle porter à de ſemblable excès ! Et qu'une pareille haine eſt cruelle lorſqu'elle ſuccede aux ſentimens les plus doux de la nature.

FIN.

IL FAUT BATTRE LE FER

TANDIS QU'IL EST CHAUD,

OU

L'AMATEUR

DU TRAGIQUE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. DE TENDREVILLE, *Oncle de Mlle. de Rinant ; habit brun à boutons d'or, veſte d'or, cravate, grande perruque brune, canne & chapeau.*

Mlle. DE RINANT ; *robe bleue, petit bonnet.*

M. DE LA CHAINIERE ; *habit de petit velours, veſte d'argent, chapeau uni & épée.*

M. DU RIVAUT ; *habit rouge, perruque à nœuds, canne & épée.*

ST. JEAN, *Laquais ; habit gris, boutons d'or.*

La Scene eſt chez M. de Tendreville.

L'AMATEUR DU TRAGIQUE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. De RINANT, *travaillant à la tapiſſerie*, M. De La CHAINIERE.

M. De La CHAINIERE.

Je viens de voir ſortir Monſieur votre oncle, Mademoiſelle ; il y avoit long-tems que j'attendois ce moment-là.

Mlle. De RINANT.

J'avois ſûrement la même impatience que vous.

M. De La Chainiere.

Ne me flattez vous pas ?

Mlle. De Rinant.

Pourquoi vous flatterois-je ? Mais que dis-je ! à quoi vous ſervira-t-il d'être aimé ?

M. De La Chainiere.

A faire mon bonheur.

Mlle. De Rinant.

Et ſi mon oncle ne veut pas conſentir à nous marier enſemble ?

M. De La Chainiere.

Comment ! auroit-il quelque projet contraire à notre amour ?

Mlle. De Rinant.

Je n'en ſais rien ; tout ce que je ſais, c'eſt qu'il ne veut pas me marier.

M. De La CHAINIERE.

Lui en avez-vous parlé ?

Mlle. De RINANT.

Je l'ai tenté ; j'ai loué devant lui le bonheur d'une de mes amies que ſa mere marioit.

M. De La CHAINIERE.

Eh bien ?

Mlle. De RINANT.

Il a hauſſé les épaules, en diſant qu'une fille étoit toujours plus heureuſe qu'une femme mariée.

M. De La CHAINIERE.

Il eſt vrai que ce ſont là les propos des parens qui ne veulent pas marier leur enfans.

Mlle. De RINANT.

Mais, mon oncle, ai-je ajouté, quand on épouſe quelqu'un que l'on

aime, & dont on eſt bien aimée ? Ce n'eſt pas encore là un bonheur, m'a-t-il répondu ; car après le mariage on ne s'aime plus. Cela m'a affligée à penſer, & je ne l'ai pas preſſé davantage.

M. De La Chainiere.

Quoi ! vous croiriez que je pourrois jamais ceſſer de vous aimer ?

Mlle. De Rinant.

Mais ſi cela arrive toujours ?

M. De La Chainiere.

Ah ! banniſſez cette crainte : ce n'eſt pas avec un véritable amour, un amour comme le mien qu'on peut changer. Souvent on ſe marie ſans ſe connoître à préſent, & le cœur n'a point de part à ces unions. Il y a des femmes qui n'ont même connu l'amour que trois ou quatre ans après avoir été mariées. Eſt-il étonnant que dans ces mariages on ne goûte pas plus de douceurs ? Nuls ſoins, nuls égards ; on ne s'eſt

jamais desiré ; on finit par s'éviter. Mais nous ! pourriez-vous croire...

Mlle. De RINANT.

Pensez-vous que je ne me sois pas dit tout ce que vous pourriez me dire ? Cela n'a pas empêché que la crainte ne m'ait arrêtée, & je n'ai pas voulu m'exposer à voir détruire mon bonheur.

M. De La CHAINIERE.

Et vous vous exposez à être forcée de m'abondonner, pour en épouser un autre !

Mlle. De RINANT.

Que dites-vous ? Je ne consentirois jamais...

M. De La CHAINIERE.

N'attendons pas qu'un obstacle de plus s'oppose à notre mariage.

Mlle. De Rinant.

Comment faire?

M. De La Chainiere.

Votre oncle me connoît; il ſait quel eſt mon bien : qui pourroit le retenir?

Mlle. De Rinant.

S'il a d'autres projets?

M. De La Chainiere.

C'eſt ce qu'il faut ſavoir. M. du Rivault n'eſt-il pas de ſes amis?

Mlle. De Rinant.

Mais je crois qu'oui.

M. De La Chainiere.

Il faudroit le mettre dans nos intérêts : un tiers parle ſouvent mieux que les parties intéreſſées.

Mlle. De RINANT.

Voulez-vous que je l'envoie prier de venir ici ?

M. De La CHAINIERE.

Y vient-il ſouvent ?

Mlle. De RINANT.

Oui, & je ne ſerois pas étonnée..

SCENE II.

Mlle. De RINANT, M. Du RIVAULT, M. De La CHAINIERE, St. JEAN.

St. JEAN.

Mr. du Rivault.

M. De La CHAINIERE.

Ah ! nous ſommes trop heureux !

M. Du Rivault.

On m'a dit, Mademoiſelle, que M. de Tendreville n'étoit pas ici ; mais comme ce qui m'amene vous regarde perſonnellement, je n'ai pas été fâché de vous en parler avant de lui en rien dire.

Mlle. De Rinant.

Eſt-ce quelque choſe de preſſé, Monſieur ?

M. Du Rivault.

Mais oui.

Mlle. De Rinant.

C'eſt que nous aurions quelque choſe à vous dire, qui ne l'eſt pas moins.

M. Du Rivault.

Oh ! mais j'aurai bientôt fait, je peux même le dire devant M. de la Chainiere ; c'eſt un mariage pour vous très-convenable, un parti fort riche, un très-joli ſujet, qui...

Mlle.

Mlle. De RINANT.

Ah ! Monſieur !... Vous n'en avez point parlé à mon oncle ?

M. Du RIVAULT.

Non ; mais ſi vous voulez, cela ſera bientôt fait. J'aime à expédier une affaire en peu de tems, & je ſais à peu près où le trouver. (*Il ſe leve*) Je vais...

Mlle. De RINANT.

Eh non ! Monſieur, je vous en prie.

M. De RIVAULT.

Comment ! je croyois vous faire le plus grand plaiſir, & j'étois charmé d'en ſaiſir l'occaſion.

Mlle. De RINANT.

Nous vous en fournirons une bien plus ſûre. Aſſeyez-vous, je vous prie.

M. Du Rivault.

Allons, tant mieux : que faut-il faire ?

M. De La Chainiere.

Monſieur, j'aime Mademoiſelle...

M. Du Rivault.

Ah ! ah ! j'entends. Pardi, j'allois faire de belle beſogne ! Eh bien ! vous voudriez l'épouſer ; c'eſt tout ſimple : je vois qu'elle n'en ſeroit pas fâchée, & que vous allez me charger de cette négociation-là auprès de l'oncle ?

Mlle. De Rinant.

C'eſt cela même, Monſieur.

M. Du Rivault.

Voyez, ſi je n'étois pas venu ici ; ce qui auroit pu arriver ! Parbleu ! je m'en ſais bien bon gré,

M. De La CHAINIERE.

Croyez-vous, Monſieur, que M. de Tendreville puiſſe m'accorder Mademoiſelle ?

M. Du RIVAULT.

Je n'en ſais rien, il faudra voir ; je n'étois pas bien ſûr que le parti que j'avois à lui propoſer pût lui convenir. C'eſt pourtant quelqu'un d'une fortune immenſe, & quelquefois cela fait ouvrir les yeux.

M. De La CHAINIERE.

La mienne eſt honnête.

M. Du RIVAULT.

Sans doute : auſſi ce n'eſt pas là ce qui pourra l'arrêter, & je penſe... C'eſt un homme un peu extraordinaire que M. de Tendreville : le connoiſſez-vous ?

M. De La CHAINIERE.

Un peu, j'ai cet honneur-là.

M. Du Rivault.

Oui ; mais je dis, ſon caractere ? Premiérement il n'en a point ; c'eſt le moment qui le décide.

M. De La Chainiere.

Si nous pouvions en trouver un bon !

M. Du Rivault.

C'eſt à quoi je rêve.

Mlle. De Rinant.

Il y a des inſtans où il eſt fort tendre.

M. Du Rivault.

Tendre, ſi vous vous voulez... Quelquefois... Oui, Mademoiſelle, vous avez raiſon, cela eſt vrai.

M. De La Chainiere.

Il faudroit trouver un de ces momens-là, par exemple.

M. Du RIVAULT.

Attendez. Vous ſavez ſans doute ſon goût extrême pour la tragédie ? Tout ce qui eſt tragique l'enchante, l'ampoulé le tranſporte, l'attendrit ; plus le ton que la choſe.

M. De La CHAINIERE.

Il y a quelques gens comme cela.

M. Du RIVAULT.

Pourriez-vous faire une tragédie ?

M. De La CHAINIERE.

Moi ?

M. Du RIVAULT.

Oui, pourquoi pas ?

M. De La CHAINIERE.

Parce que je n'ai jamais fait de vers depuis le college.

M. Du Rivault.

Tant pis. Mais vous en ſavez ?

M. De La Chainiere.

Pas un ; je n'ai pas de mémoire.

M. Du Rivault.

Il faudra en apprendre.

M. De La Chainiere.

Pourquoi faire ?

M. Du Rivault.

J'ai mes raiſons.

M. De La Chainiere.

Mais encore ?

M. Du Rivault.

Ce qui eſt plus néceſſaire que tout ; c'eſt de les ſavoir débiter, de les crier, de les faire rònfler ; n'importe le ſujet, le ton fera tout.

M. De La CHAINIERE.

Cela n'eſt pas fort difficile.

M. Du RIVAULT.

Apprenez-en donc. Je vous dirai après cela, ce qu'il faudra faire.

Mlle. De RINANT.

Mais, Monſieur, de quoi voulez-vous que M. de la Chainiere s'occupe là, pendant qu'une affaire eſſentielle ?..

M. Du RIVAULT.

Je ſais ce que je fais, Mademoiſelle.

Mlle. De RINANT.

Ah ! voilà mon oncle ! Nous ne pourrons plus parler des meſures qu'il faut prendre pour réuſſir à le faire conſentir à notre mariage.

M. Du RIVAULT.

Ne vous embarraſſez pas, & laiſſez-moi faire.

SCENE III.

M. De TENDREVILLE, Mlle. De RINANT, M. Du RIVAULT, M. De La CHAINIERE.

M. De Tendreville.

Ah ! vous voilà ici, M. du Rivault ! J'allois chez-vous. On m'a dit chez Mme. de l'Isle, que vous me cherchiez.

M. Du Rivault.

Moi ?

M. De Tendreville.

Oui, vous ; que vous aviez quelque choſe à me dire, qui me feroit grand plaiſir.

M. Du Rivault.

C'eſt un conte de Mme. de l'Isle.

Vous ſavez comme elle eſt ; elle dit ce qu'elle ſait, & ce qu'elle ne ſait pas.

M. De TENDREVILLE.

Allons, mon ami, pourquoi me faire languir ?

M. Du RIVAULT.

Je vous dis que ce n'eſt rien.

M. De TENDREVILLE.

Il me ſemble qu'elle m'a dit qu'il étoit queſtion de quelqu'un de fort riche, qui...

M. De La CHAINIERE, *à M. du Rivault.*

Ah ! Monſieur !...

M. Du RIVAULT.

Non, pas fort riche ; mais aſſez. (*A M. de la Chainiere.*). Il faut que vous me ſecondiez.

M. De Tendreville.

Eh bien ! ce quelqu'un d'assez riche ?

M. Du Rivault.

Seroit bien-aise d'être un peu de vos amis.

M. De Tendreville.

Mais encore, qui est-ce ?

M. Du Rivault.

Puisque vous voulez absolument le savoir, c'est M. de la Chainiere.

M. De Tendreville.

Il me fait bien de l'honneur, & j'ai fort connu Monsieur son pere.

M. De La Chainiere.

Monsieur, je serois très-flatté . . .

M. De Tendreville.

Est-ce qu'il est mort fort riche, le bonhomme la Chainiere ?

M. De La CHAINIERE.

Non, Monſieur; mais il m'a laiſſé une fortune honnête.

M. De TENDREVILLE.

Oui, oui; il avoit de quoi vivre. Mais, Monſieur, qui vous fait deſirer ſi fort mon amitié?

M. De La CHAINIERE.

Monſieur...

M. Du RIVAULT.

Il n'oſera jamais vous le dire.

M. De TENDREVILLE.

Pourquoi?

M. Du RIVAULT.

Allons, parlez hardiment.

M. De La CHAINIERE.

M. du Rivault, Monſieur, expli-

quera mieux que moi ce qui me la fait desirer.

M. De Tendreville.

Eh bien ! parlez donc vous, M. du Rivault.

M. Du Rivault.

Ne vous fâchez pas. M. de la Chainiere sait combien vous aimez les vers tragiques.

M. De Tendreville.

Ah ! cela est vrai, cela ; les aime-t-il, lui ?

M. Du Rivault.

S'il les aime ! Il a fait une tragédie, & c'est sur cela qu'il voudroit vous consulter ; mais il veut que vous lui parliez en ami.

M. De La Chainiere, *bas à M. du Rivault.*

Mais, Monsieur...

M. Du RIVAULT, *bas.*

Ne me démentez pas. (*A M. de Tendreville*). Eh bien ! le voulez-vous ?

M. De TENDREVILLE.

Ah ! pour cela, de tout mon cœur !

M. Du RIVAULT.

Vous vous y connoiſſez très-bien.

M. De TENDREVILLE.

Mais, pas mal. Monſieur, ſi vous voulez me lire votre tragédie, vous me ferez le plus grand plaiſir du monde.

M. De La CHAINIERE.

De tout mon cœur, & je venois vous demander un jour pour cela.

M. De TENDREVILLE.

Un jour ? Mais tout-à-l'heure ; pourquoi retarder ?

M. Du Rivault.

Oui, ſans doute.

Mlle. De Rinant, *à M. du Rivault.*

Vous allez l'embarraſſer.

M. Du Rivault.

Non, non. (*A M. de la Chainiere*). Allons, Monſieur, nous allons vous écouter.

M. De La Chainiere.

Je ne l'ai pas ici.

M. De Tendreville.

Eh bien! nous allons l'envoyer chercher; il n'y a qu'à ſonner.

M. De La Chainiere.

Cela ne ſe peut pas. Elle n'eſt pas chez moi. Je l'ai prêtée à une dame qui eſt allée à Verſailles, mais qui reviendra ſûrement demain.

M. De TENDREVILLE.

Ce retard m'afflige réellement ; mais je ne ſavois pas que vous euſſiez ce talent-là.

M. Du RIVAULT.

Il s'en cachoit, & c'eſt moi qui l'ai déterminé à vous conſulter.

M. De TENDREVILLE.

Je vous en ai la plus grande obligation. Mais, Monſieur, ne pourriez-vous pas vous en rappeller quelque choſe ?

M. Du RIVAULT.

Oui, ce que vous me diſiez ce matin, par exemple.

M. De TENDREVILLE.

Ah oui ! vous ne pouvez pas reculer.

M. De La CHAINIERE.

M. du Rivault plaiſante, Monſieur ; je n'ai pas de mémoire.

M. De Tendreville.

On ſe ſouvient toujours de ce que l'on a fait.

M. Du Rivault.

C'eſt timidité. Allons, allons, ne vous faites pas prier davantage. (*Bas*). Dites ce que vous voudrez.

M. De Tendreville.

Ecoutez-vous, ma niece ?

Mlle. De Rinant.

Sûrement, mon oncle.

M. Du Rivault.

Songez à nous déclamer ce morceau-là.

M. De Tendreville.

Oh ! oui ; je ſuis fou de la déclamation.

M. Du RIVAULT.

Allons donc.

M. De La CHAINIERE, *fort embarraſſé, ſe leve & réve.*

Puiſque vous le voulez...

M. Du RIVAULT.

Sans doute.

M. De TENDREVILLE.

Je trouve qu'il a déjà l'air pénétré de ce qu'il va dire. Il n'y a que les auteurs, pour bien réciter les vers.

M. Du RIVAULT.

Ecoutons, écoutons.

M. De La CHAINIERE, *déclamant.*

Triſte & ſombre déſert, ſolitude éternelle,
Soyez le confident de ma peine cruelle.

M. De Tendreville, *admirant.*

Fort bien ; cela eſt très-beau.

M. Du Rivault.

Je vous le diſois bien.

M. De La Chainiere.

Un cœur trop inflexible , un ſort trop rigoureux ,
Tout s'oppoſe au deſtin qui peut combler mes vœux !

M. De Tendreville, *pleurant.*

Il m'attendrit.

M. Du Rivault.

Vous verrez le reſte.

M. De La Chainiere.

Sors du fatal ſéjour , chere ombre que j'adore ,
Et les feux de l'enfer ſeront pour moi l'aurore.

M. De Tendreville.

Beau ! beau ! beau !

M. De La CHAINIERE.

Mais quel démon la ſuit ? C'eſt l'amour malheureux,
Attaché ſans relâche à notre ſort affreux !

M. De TENDREVILLE.

Cela eſt déchirant.

M. De La CHAINIERE.

Me pardonnerez-vous, trop aimable princeſſe.
Me pardonnerez-vous ma fatale tendreſſe ?
Ce ſont vos ſeuls attraits qui cauſent tant de maux.
Un ſeul de vos regards produit mille rivaux.

M. De TENDREVILLE.

Divin ! divin !

M. De La CHAINIERE.

Mais peut-on reprocher une flamme ſi tendre !
Dans cet inſtant ſi doux, daignez encor m'entendre...
Ou bien...

M. De Tendreville.

Ah ! je n'en puis plus !

M. Du Rivault.

N'interrompez donc pas.

M. De La Chainiere.

Vous me fuyez !...

M. De Tendreville.

Ah ! que cela eſt beau !

M. De La Chainiere.

Que vois-je ? Ah ! quel malheur !
Un rival trop heureux !... l'enfer eſt dans mon cœur !

M. De Tendreville, *pleurant.*

Ah ! il déchire le mien.

M. De La Chainiere.

Mort, viens à mon ſecours (*Il fait ſemblant de tirer un poignard*).

M. De TENDREVILLE, *pleurant.*

Il me fait trembler.

M. De La CHAINIERE.

De ces jours que j'abhore;
Tranchons le cours affreux. (*Il ſe frappe & tombe dans un fauteuil*).

M. De TENDREVILLE, *pleurant.*

Cela eſt trop touchant !

M. Du RIVAULT.

Laiſſez-le donc finir.

M. De La CHAINIERE.

Comment, je vis encore ? . . .
O vous triſtes témoins de mes cruels malheurs !

Ne m'oubliez jamais ; ſongez toujours . . .
Je meurs.

M. De TENDREVILLE, *ſanglottant.*

Il eſt mort ! . . . Ah ! ah ! ah ! je n'ai jamais rien vu de ſi beau !

M. Du RIVAULT.

Je vous l'avois bien dit.

M. De TENDREVILLE.

Ah ! Monſieur, comment... Eſt-il poſſible que vous ayez fait cela ?

M. De La CHAINIERE.

Monſieur ?

M. De TENDREVILLE.

Je vous dis ce que c'eſt... Il y a là du terrible, du pathétique, du déchirant ; cela eſt admirable !

M. De La CHAINIERE.

Vous me donneriez de l'orgueil, ſi je ne ſavois pas...

M. De TENDREVILLE.

Je vous dis que je n'ai jamais rien vu de pareil ! Je n'ai pas bien compris le ſujet : mais c'eſt ma faute; car j'ai été ſi pénétré...

M. Du RIVAULT.

Comment, vous n'avez pas vu que c'étoit un prince qui...

M. De TENDREVILLE.

Si; j'ai bien vu que c'étoit un prince amoureux.

M. Du RIVAULT.

Oui; mais à qui un pere cruel ne veut pas donner ſa fille.

M. De TENDREVILLE.

Le pere eſt donc un tyran?

M. Du RIVAULT.

Oui, un tyran.

M. De TENDREVILLE.

C'eſt une cruelle ſituation, & bien rendue.

M. Du Rivault.

C'eſt qu'elle eſt bien ſentie ; parce que l'auteur que vous voyez, l'éprouve actuellement.

M. De Tendreville.

Quoi, il eſt comme ce malheureux prince ?

M. Du Rivault.

Préciſément. Et devinez qui eſt-ce qui eſt le tyran ?

M. De Tendreville.

Qui eſt-ce qui peut être un tyran vis-à-vis de lui ? qui pourroit même le deviner ?

M. Du Rivault.

Vous.

M. De Tendreville.

Moi ? Que me dites-vous là ! Je ne

ne ſerai jamais un tyran ; je ne les puis ſouffrir : ils ne ſont dans les pieces que pour faire le malheur des gens vertueux.

M. Du RIVAULT.

Si vous plaignez les gens vertueux, les voilà. M. de la Chainiere aime votre niece, il en eſt aimé : ſi vous ne conſentez pas qu'ils s'épouſent, que ſerez-vous ?

M. De TENDREVILLE.

Vous me prenez là ſur le tems.

M. Du RIVAULT.

Il faut décider.

M. De TENDREVILLE.

Moi, je voudrois toujours ne voir que des heureux, ſur-tout quand ils le méritent ; & Monſieur a un talent...

M. De La CHAINIERE.

Celui de réuſſir auprès de vous,

Monſieur, ſera ſûrement pour moi toujours le plus précieux.

M. De TENDREVILLE.

Il eſt vrai que perſonne au monde ne peut me convenir autant que vous. Allons, je vous donne ma niece. Aimez-vous bien, mes enfans : mais dans votre bonheur, Monſieur, n'oubliez jamais la tragédie ; car il n'y a de plaiſir véritable que celui-là.

M. De La CHAINIERE.

Ah ! Monſieur, que d'obligation !...

Mlle. De RINANT.

Mon oncle !...

M. De TENDREVILLE.

Paix donc ; vous m'attendririez encore : laiſſez-moi reſpirer. Venez dans le jardin vous promener ; je vais envoyer chercher mon notaire, & je veux que le contrat ſe faſſe ſur-le-

champ. M. du Rivault, ne vous en allez pas.

M. Du RIVAULT.

C'eſt un ſpectacle trop doux pour moi que de les voir au comble de leurs vœux, pour n'en pas jouir autant qu'il me ſera poſſible.

FIN.

LE FEU
CACHÉ SOUS LA CENDRE,
OU
LES FAUX INDIFFÉRENS.
PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

HENRIETTE, *Femme-de-Chambre de la Comteſſe.*

La Scene eſt chez la Comteſſe.

LES FAUX INDIFFÉRENS.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

La COMTESSE, HENRIETTE.

La COMTESSE.

Henriette !

HENRIETTE.

Madame !

La COMTESSE.

Donnez-moi . . .

HENRIETTE.

Quoi, Madame ?

LA COMTESSE.

Mon écritoire... Non, un ſiege.

HENRIETTE.

Madame me paroît bien inquiete, bien agitée.

LA COMTESSE *s'aſſeyant.*

Ah! Henriette! ma ſituation eſt inconcevable!

HENRIETTE.

Comment, Madame, auriez-vous à vous plaindre de M. le chevalier?

LA COMTESSE.

Eh non! au contraire; il ne m'eſt que trop fidele.

HENRIETTE.

Que trop fidele! Voilà un reproche qui eſt nouveau.

La COMTESSE.

Sans doute, & plus il eſt rare, plus il me ſemble que j'ai de torts.

HENRIETTE.

Comment, vous trouvez qu'il vous aime trop?

La COMTESSE.

Oui.

HENRIETTE.

Eh bien! épouſez-le, il changera bientôt.

La COMTESSE.

Quoi, tu veux que j'épouſe un homme que je n'aime pas?

HENRIETTE.

Vous ne l'aimez plus?

La COMTESSE.

Non, & voilà ce qui me tourmente.

HENRIETTE.

C'eſt pourtant ce qui devroit vous tranquilliſer ; ce n'eſt que lorſque l'on aime, qu'on eſt en proie aux tourmens, aux ennuis, aux...

La COMTESSE.

Je vois bien que tu ne me comprends pas ; car enfin, qu'ai-je à reprocher au chevalier ? Rien. On ne ſauroit aimer plus vivement avec plus de délicateſſe... Il eſt affreux d'être ingrate ſans le vouloir, ſans aucun ſujet de plainte.

HENRIETTE.

Moi, Madame, je ne vois rien là d'affreux ; vous êtes comme vous étiez avant de l'aimer.

La COMTESSE.

Tu ne conçois pas que mon indifférence va faire ſon malheur ?

HENRIETTE.

Il eſt vrai qu'il perdra beaucoup, en perdant un cœur comme le vôtre, Madame ; mais puiſque vous ne le quittez pas pour en aimer un autre, quel tort avez-vous ? On n'eſt pas maître de ſon cœur, &, d'ailleurs, laiſſez-le toujours vous aimer, cela ne vous coûtera rien.

La COMTESSE.

Quoi, je le tromperois ?

HENRIETTE.

Il ſera encore trop heureux.

La COMTESSE.

Oui ; mais c'eſt une fauſſeté dont je ſuis incapable ; cependant, lui laiſſer appercevoir que je ne l'aime plus, c'eſt lui donner la mort. Non, je ne puis m'y déterminer Sa préſence m'embarraſſe, & je crains autant de le voir, qu'il deſire d'être avec moi.

HENRIETTE.

Eh bien ! Madame, ne le voyez pas ; mais écrivez-lui.

La COMTESSE.

Quelle ſera ſa douleur ! à quel déſeſpoir il va ſe livrer !

HENRIETTE.

J'entends quelqu'un, c'eſt lui-même, déterminez-vous.

La COMTESSE.

Oh ciel ! dis-lui d'attendre... je vais rêver au parti que je dois ſuivre.

SCENE II.

LE CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Monſieur le chevalier....

LE CHEVALIER.

Eh bien ! que fait la comteſſe ? Puis-je la voir ?

HENRIETTE.

Elle eſt très-occupée. Si vous voulez pourtant, je vais le lui demander.

LE CHEVALIER.

J'avois à lui parler ; mais cela ne preſſe pas.

HENRIETTE.

Je m'en vais lui dire que vous êtes ici.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas la détourner.

HENRIETTE.

Attendez un inſtant.

SCENE III.

LE CHEVALIER, *rêvant.*

Je n'aurois pas dû reſter. Par où m'y prendre pour lui annoncer?... Qui m'eût dit qu'un jour j'aurois pu ceſſer de l'aimer?.. Cependant, il n'eſt que trop vrai!.. Eſt-elle moins belle, moins tendre? Non, voilà ce qui me déſeſpere!.. Sur le point de l'épouſer, rompre ſans raiſon .. Il le faut bien .. Je conſens qu'elle me haïſſe; mais je ne veux pas que jamais elle puiſſe me mépriſer... Que lui dire? que je ne l'aime plus? Moi qui lui ai juré cent fois de ne vivre que pour

elle, de l'adorer juſqu'au dernier ſoupir... Ah ! quelle barbarie ! je pourrois me réſoudre à lui plonger le poignard dans le ſein, moi qu'elle aime, ah ! que dis je ? dont elle attend le bonheur de ſa vie ; je ſerois un monſtre.... Mais ſi je lui écrivois ?... Oui, ſi je rougis de mon indifférence. Je ne dois pas rougir d'une action qui prouve l'honnêteté de mon ame (*Il écrit*). » Mon cœur m'avoit trompé, Ma» dame. O ciel ! elle en mourra. (*Il* » *écrit*) Si vous le voulez cependant, » je tiendrai ma promeſſe, je ne peux » pas être à un autre qu'à vous ; je » ne ſuis pas capable d'une pareille » perfidie. Je perds bien plus que vous, » puiſque rien ne pourra jamais me » tenir lieu d'un amour qui m'étoit ſi » précieux «. Donnons cette lettre à Henriette, & fuyons promptement. (*Il plie & cachete la lettre*).

SCENE IV.

Le CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Monsieur le chevalier, Madame ne sauroit vous voir aujourd'hui, & elle m'a chargée de vous remettre ce billet.

Le CHEVALIER.

Eh bien! comme il lui plaira. Je lui ai écrit aussi, donnez-lui cela.

HENRIETTE.

Je vais le lui remettre dans l'instant.

SCENE V.

Le CHEVALIER.

Qu'elle eſt éloignée d'imaginer ce qu'elle va lire! Voyons ce qu'elle peut me mander. (*Il lit bas*). Eſt-il poſſible? ai-je bien lu! (*Il lit haut.*) *C'eſt avec la plus vive douleur, M. le Chevalier, que je vous écris ceci. Il ne faut plus nous voir : je ne ſuis plus digne de vous. Je ne ſaurois vous tromper ; il ne ſera plus de bonheur pour moi, vous ſeul me l'aviez fait concevoir, mon cœur s'y refuſe, il n'eſt plus ſenſible, j'y perds plus que vous ; vous êtes vengé, & vous devez l'être ; c'eſt une ſatisfaction que je vous dois. Ménagez-vous, & que votre déſeſpoir ne me faſſe pas repentir d'avoir été trop vraie. Adieu.*

(*Il tombe dans un fauteuil*).

Elle ne m'aime plus! Avec quelle

froideur elle me l'annonce ! Elle m'avoit prévenu, & je craignois de lui déchirer le ſein ! L'ingrate ! Qui a pu me faire perdre ſon cœur ? Mais, que dis-je ! Non, elle ne m'a jamais aimé. Quelle affreuſe penſée ! Elle auroit pu me tromper ! Dieux ! quelle horrible ſituation ! (*Il s'appuie ſur la table, la tête ſur ſes deux mains. La comteſſe entre, & le voit dans cette ſituation*).

SCENE VI.

La COMTESSE, Le CHEVALIER.

La COMTESSE.

Quoi, Chevalier, vous ! vous avez pu écrire que vous ne m'aimiez plus !

Le CHEVALIER.

Aurois-je jamais pu penſer que je duſſe avoir un pareil reproche à vous faire, ſans craindre de vous offenſer !

LE CHEVALIER.

Ah ! Comteſſe, non, votre cœur n'a pu vous dicter ce billet !

LA COMTESSE.

Quoi ! vous vous plaignez, quand au même inſtant, vous êtes encore plus coupable, quand je craignois tout de votre déſeſpoir !..

LE CHEVALIER.

Et vous êtes vous trompée ? Non, Madame, j'en mourrai ! Vivez heureuſe, puiſque vous pouvez l'être encore ſans moi.

LA COMTESSE.

Ingrat ! connoiſſez vous ſi peu mon cœur ? Ah ! ſans doute, puiſque vous avez conſenti à le perdre. Quelle étoit mon erreur !

LE CHEVALIER.

Que dites-vous ? ô ciel !.. quelle joie inſenſée !.. Ah ! Madame, ſi je vous

parois actuellement indigne d'un ſi doux retour, le tems, mon repentir, tout vous prouvera que c'eſt un égarement que je ne me pardonnerai jamais. Trop heureux, ſi je puis eſpérer qu'un jour vous me regretterez !

La COMTESSE.

Et que fais-je donc à préſent ?

Le CHEVALIER.

Quoi ! vous me pardonneriez ! Quel ſeroit mon bonheur ! Vous m'aimeriez encore ?

La COMTESSE.

Ai-je jamais ceſſé ? Mon cœur n'étoit il pas alarmé de tout ce que vous ſouffririez par ce cruel aveu ? C'eſt une erreur de l'eſprit, que je ne puis comprendre.

Le CHEVALIER.

Ah ! nos cœurs ne ſont pas faits pour être déſunis ! Ne différons plus de former un lien dont le retard avoit irrité l'amour contre nous.

La COMTESSE.

Il en deviendra plus fort & plus du-
ble. Oui, Chevalier, l'indifférence a
anqué ſon coup ; elle va nous fuir
ns retour.

Le CHEVALIER.

Je jure & je ſens que je vais vous
imer juſqu'au dernier ſoupir. (*Il lui*
iſe la main).

FIN.

SELON LES GENS L'ENCENS,

OU

LE MAITRE DE BALLETS.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. DU PAS, *Maître de ballets.*

LE COMTE D'ORVILLE.

LA FRANCE, *Laquais de M. du Pas.*

La Scene eſt chez M. du Pas.

LE

LE MAITRE DE BALLETS.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. Du PAS, La FRANCE.

M. Du PAS, *en robe-de-chambre & en peignoir, s'ôtant la poudre à la cheminée.*

La France, le tailleur a-t-il racommodé mon habit de la chaconne ?

La FRANCE.

Oui, Monſieur; mais il n'a point d'ordre pour la nouvelle culotte.

M. Du Pas.

Comment ? il n'a pas d'ordre ! Il ſe moque de moi ; je lui ai parlé hier à l'opéra.

La France.

Je le ſais bien.

M. Du Pas.

Qu'eſt-ce qu'il veut donc dire ?

La France.

Il parle de ces Meſſieurs.

M. Du Pas.

Quels Meſſieurs ?

La France.

Je ne ſais pas, moi.

M. Du Pas.

Comment ?

La FRANCE.

Ils diſent que vous avez déjà eu deux culottes pour cet habit-ci, & que trois c'eſt trop.

M. Du PAS.

Ils diſent cela ?

La FRANCE.

Oui, Monſieur.

M. Du PAS.

Eh bien ! je ne danſerai pas demain ; juſtement c'eſt dimanche, j'irai à la campagne ; vous n'avez qu'à le leur dire.

La FRANCE.

Oui, Monſieur.

M. Du PAS.

C'eſt trop de trois culottes ! J'en veux douze. Vous enverrez chercher mon cabriolet chez le ſellier, entendez-vous.

La FRANCE.

Oui, Monſieur.

M. Du PAS.

Ah ! deux culottes ! Je leur apprendrai. Il y a quelqu'un là, voyez un peu. Ils s'en repentiront.

SCENE II.

M. Du PAS, Le COMTE, La FRANCE.

Le COMTE, *en chenille.*

Mr. du Pas eſt-il ici?

La FRANCE.

Oui, Monſieur, le voilà.

M. Du PAS, *ſans ſe retourner.*

Qu'eſt-ce qu'il y a?

Le COMTE.

M. du Pas, vous ne me connoiſſez point ?

M. DU PAS, *regardant à peine.*

Non.

Le COMTE.

C'eſt que je viens vous prier de vouloir bien me dire ce que vous penſez de ma danſe, parce que je voudrois danſer dans un opéra.

M. DU PAS, *avec dédain.*

Vous ?

Le COMTE.

Oui.

M. DU PAS, *ſans ſe retourner.*

Vous êtes trop petit.

Le COMTE.

Cela ne fait rien. Si vous voulez voir. (*Il danſe*).

M. Du PAS, *regardant de côté.*

Cela ne vaut pas le diable.

Le COMTE.

Mais on m'a pourtant dit... Tenez; voyez ceci. (*Il danſe encore*).

M. DUPAS, *regardant dans la glace.*

Pitoyable!

Le COMTE.

Mais, Monſieur...

M. Du PAS.

Je vous dis que c'eſt inutile, vous n'êtes pas ce qu'on appelle un ſujet; je vous dirai plus, on ne fera jamais rien de vous; nulle diſpoſition enfin.

Le COMTE.

Mais ce genre-ci, par exemple. (*Il danſe*).

M. Du Pas.

Eh bien ! c'eſt danſer de force, & je ne me chargerai point de vous faire danſer à l'opéra, pas même parmi les figurans.

Le Comte.

Mais, Monſieur, ce n'eſt point à l'opéra où vous danſez, que je veux...

M. Du Pas.

Quoi, à l'opéra de Lyon, de Bordeaux ? Voilà une belle ambition ! Fi ! fi !

Le Comte.

Eh ! non, ce n'eſt pas cela; c'eſt dans un opéra de ſociété, à la campagne, & je ſuis le comte d'Orville.

M. Du Pas.

Ah! cela eſt différent. Monſieur le Comte, je vous demande bien pardon ; mais c'eſt que ſi vous ſaviez comme je ſuis per-

sécuté. . On ne finiroit jamais avec ces Messieurs-là, si on vouloit les écouter.

Le COMTE.

Je le crois bien.

M. Du PAS.

Revoyons un peu. (*A la France ôtant son peignoir*). Ôtez-moi cela.

Le COMTE.

Tenez, parlez-moi vrai. (*Il danse*).

M. Du PAS.

Ne vous inquiétez pas, allez toujours. Pas mal, la tête & les épaules sont placées. Point de force, moëlleusement. A merveilles ! Voilà ce qui s'appelle danser, cela.

Le COMTE.

Trouvez-vous réellement ?

M. Du Pas.

Très-bien, très-bien.

Le Comte.

Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez content. Vous allez voir actuellement ceci. (*Il danſe*).

M. Du Pas.

Soutenez; fort bien. De la préciſion, de l'oreille. Comment diable, M. le Comte! allez, allez, là, enlevez, à miracle! voilà ce que c'eſt.

Le Comte.

Vous croyez donc que je pourrai haſarder?

M. Du Pas.

Comment, haſarder? Je voudrois avoir un danſeur comme vous à l'opéra, & je ne ſais pas où j'avois l'eſ-

prit tout à-l'heure, en vous disant ce que je vous ai dit.

LE COMTE.

Parbleu, vous me raviſſez ! J'aime votre franchiſe.

M. DU PAS.

C'eſt, je vous dis, qu'on me tracaſſe pour des miſeres ; j'aurois été au déſeſpoir de ne vous avoir pas vu avec attention.

LE COMTE.

Enfin, vous êtes content. Les bras, comment les trouvez-vous ?

M. DU PAS.

Moëlleux, ſans contradiction.

LE COMTE.

Oh ! oui, c'eſt ce que j'ai. La tête ?

M. Du PAS.

Je vous l'ai dit, fort bien. Suivez votre oreille, ſoutenez, enlevez, point de force.

Le COMTE.

C'eſt tout ce que j'aime; je viendrai vous remercier.

M. Du PAS.

Cela n'en vaut pas la peine.

Le COMTE.

Je vous demande pardon, & puis j'aurai encore beſoin de vos conſeils ſur un pas de deux que j'ai compoſé, qui eſt charmant; mais ce ſera pour une autre fois.

M. Du PAS.

Quand vous voudrez, M. le Comte;

je ſerai toujours à vos ordres. (*Il conduit le Comte*).

Le COMTE.

Où allez-vous donc? Point de cérémonies entre nous autres danſeurs.

M. Du PAS.

Je vous rends ce que je vous dois.

Le COMTE.

Soutenez, enlevez, & point de force. Je me ſouviendrai de cela.

M. Du PAS.

Vous n'en aurez pas beſoin, cela ira à merveilles.

Le COMTE.

Adieu, M. du Pas.

M. Du PAS.

M. le Comte, je ſuis bien votre ſerviteur.

FIN.

LES DEUX FONT LA PAIRE;

OU

LES DEUX AMIS.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

RASIGNAC, *Perruquier.*

LA CORNE, *Marchand de peignes.*

UN GARÇON CAFETIER.

La Scene eſt à la porte d'un Café du Boulevard.

LES DEUX AMIS.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

RASIGNAC, La CORNE.

RASIGNAC.

Eh ſandis ! M. de la Corne, je vous trouve donc enfin ! Je viens de chez vous pour avoir des peignes ; l'on m'a dit que vous étiez ſorti.

La CORNE.

Oui, j'étois allé voir jouer à la boule ſur le Boulevard. Eſt-ce que ma femme ne vous en a pas donné, des peignes ?

RASIGNAC.

Si-fait, si-fait; mais c'eſt que je voulois boire une bouteille de vin avec vous.

La CORNE.

Eh bien ! au lieu de vin, buvons de la bière ; il fait aſſez chaud aujourd'hui pour cela.

RASIGNAC.

Voilà juſtement une table, mettons-nous là.

La CORNE.

Oui, nous ferons plus à l'air.

RASIGNAC.

Garçon ! (*Ils s'aſſeyent*).

SCENE II.

RASIGNAC, LA CORNE, UN GARÇON.

LE GARÇON.

Qu'eſt-ce qu'il y a pour ces Meſſieurs ?

RASIGNAC.

Une bouteille de biere.

LE GARÇON.

Vous allez être ſervis dans le moment.

LA CORNE.

Donnez-nous de la meilleure au moins.

LE GARÇON.

Monſieur, nous n'en avons pas d'autre.

La CORNE.

C'eſt qu'il faut un peu parler à ces Meſſieurs-là.

RASIGNAC.

Sans doute, ſans doute; je n'y manque jamais, moi.

Le GARÇON.

Tenez, Meſſieurs, voilà ce qu'on appelle une bouteille de biere.

La CORNE.

C'eſt bon.

Le GARÇON.

Il ne faut pas autre choſe à ces Meſſieurs?

Le GARÇON.

Non, non.

SCENE III.

RASIGNAC, La CORNE.

La CORNE.

Nous allons boire à la ſanté de Mme. Raſignac.

RASIGNAC.

Et à celle de Mme. de la Corne.

La CORNE.

Ah ! Mme. de la Corne ! elle ne reſſemble pas à Mme. Raſignac.

RASIGNAC.

Vous lui faites bien de l'honneur ; mais il ne faut pas parler de corde dans la maiſon d'un pendu.

La CORNE.

Comment, M. Raſignac, qu'eſt-ce que vous voulez dire ?

RASIGNAC.

Eh ! mon Dieu, vous le ſavez mieux que moi ! Quand on eſt dans le cas où nous ſommes tous les deux... Cependant, je ne veux pas dire... Allons, allons, avalez cela... Vous m'entendez bien. A votre ſanté, M. de la Corne.

La CORNE.

A la vôtre. (*Ils choquent & boivent*).

RASIGNAC.

Tenez, quand on a un ami comme vous, M. de la Corne, cela conſole de tout.

La CORNE.

C'eſt vrai au moins cela ; il faut ſe faire un calus ſur le front : les paroles ne puent pas.

RASIGNAC.

Non, mais c'eſt que vous ſavez

bien ma petite Javotte, qui eſt ſi gentille ?

La CORNE.

Oui, oui.

RASIGNAC.

Eh bien ! tenez, je trouve qu'elle reſſemble à du Croc.

La CORNE.

Votre garçon de boutique ?

RASIGNAC.

Oui, entre amis, là, qu'en dites-vous ? Perſonne ne nous entend.

La CORNE.

Non, je ne le trouve pas, à vous parler naturellement. Vous ſentez bien que je ne veux pas vous tromper : je ſuis trop de vos amis pour cela.

RASIGNAC.

Tout de bon ?

LA CORNE.

D'honneur.

RASIGNAC.

Eh bien ! vous me remettez l'eſprit.

LA CORNE.

Et ſi vous voulez que je vous parle en honnête homme, comme cela ſe doit, je vous dirai que je trouve qu'elle reſſemble plutôt...

RASIGNAC.

A ſa mere ?

LA CORNE.

Non, non.

RASIGNAC.

A moi ?

LA CORNE.

Non pas ; à choſe...

RASIGNAC.

Qui cela ?

La CORNE.

Eh ! que vous aviez avant du Croc.

RASIGNAC.

Morin ?

La CORNE.

Juſtement.

RASIGNAC.

Eh mais ! écoutez donc : il étoit ſon parrain, & les parrains... Tout cela... vous entendez bien ; ſouvent ...

La CORNE.

Oüi, oui ; voilà pourquoi j'ai été le parrain de votre derniere petite.

RASIGNAC,

Louiſon ?

LA CORNE.

Oui, oui.

RASIGNAC.

Et moi donc, n'ai-je pas été le parrain de votre petite Javotte ?

LA CORNE.

Sans doute ; mais étoit-ce aussi à cause de ?...

RASIGNAC.

Oui, voilà pourquoi.

LA CORNE.

Ah ! cela fait une différence ; je ne m'étonne plus si ma femme ne vouloit pas que ce fût mon oncle.

RASIGNAC.

Nous avions arrangé cela ensemble tous les deux.

La

La CORNE.

Voyez ce que c'eſt ; je ne l'aurois jamais cru.

RASIGNAC.

Convenez que c'étoit bien imaginé ; parce que, voilà qui eſt bien, on dit tout ci, tout ça, & par ce moyen on fait taire les mauvaiſes langues.

La CORNE.

Comme vous dites, & l'on n'en eſt pas moins amis.

RASIGNAC, *choquant.*

A vous de tout mon cœur, mon compere.

La CORNE.

Et moi, du mien. (*Ils boivent*).

RASIGNAC.

Ah ça ! une autre fois, nous parlerons de cela un peu plus au long. (*Il ſe leve*).

La CORNE.

Où allez-vous donc ?

RASIGNAC.

Chez moi, emballer de vieilles perruques pour des joueurs de proverbes.

La CORNE.

C'eſt bien fait. Je vais m'en aller avec vous : nous cauſerons en chemin. (*Ils s'en vont*).

FIN.

IL FAUT AMADOUER LA POULE POUR AVOIR LES POUSSINS, OU LA MARCHANDE DE CERISES.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

Mme. MIGNONETTE, *Limonadiere ; robe de taffetas, un tablier blanc, boucles d'oreilles en boutons.*

Mlle. MARIANNE, *Fille de Mme. Mignonette ; robe roſe, rayée de blanc, tablier verd.*

M. D'ESCABIOUS, } *Officiers d'infanterie, en uniformes.*
M. DE St. DAMASE, }

LA Mere ROGOME, *Marchande de ceriſes ; caſaquin d'indienne, jupon de calmande rayée, relevé par derriere avec une épingle ; tablier de groſſe toile, groſſe cornette, mouchoir de col à carreaux rouges, ſouliers d'homme.*

JEAN, *Garçon de Café ; veſte cannelle ; cheveux en long poudrés, tablier blanc.*

La Scene eſt dans un Café.

LA MARCHANDE DE CERISES.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Mme. MIGNONETTE, Mlle. MARIANNE.

Mme. MIGNONETTE, *apportant ſon ouvrage, & voulant entrer dans ſon comptoir.*

Tenez, Marianne, rangez cette boîte : ils ont toujours la fureur de mettre quelque choſe ſur ce banc.

Mlle. MARIANNE.

Il n'y a plus rien, ma chere mere.

Mme. MIGNONETTE.

C'eſt bon. Allons, paſſez, vous.

Mlle. MARIANNE.

Ah! ma chere mere, j'ai oublié mes ciſeaux.

Mme. MIGNONETTE.

Vous vous ſervirez des miens. Qu'eſt-ce que vous allez faire là?

Mlle. MARIANNE.

J'acheve d'ourler mes mouchoirs.

Mme. MIGNONETTE.

Comment, ils ne ſont pas encore faits?

Mlle. MARIANNE.

Mais c'eſt que...

Mme. MIGNONETTE.

Oui, c'eſt que, au lieu de travailler, vous avez toujours le nez en l'air, à regarder qui va & qui vient.

Mlle. MARIANNE.

Il eſt bien difficile...

Mme. MIGNONETTE.

Difficile, ou non, je ne veux pas que vous regardiez les hommes, entendez-vous ?

Mlle. MARIANNE.

Mais, quand on me parle ?

Mme. MIGNONETTE.

Vous n'avez qu'à ne pas répondre.

Mlle. MARIANNE.

Mais je paſſerai pour une ſotte, ou pour une impertinente.

Mme. MIGNONETTE.

Point du tout. Eſt-ce que je ne réponds pas pour vous ?

Mlle. MARIANNE.

Mais ſi, lorſqu'on vous parle, je faiſois de même, que diriez-vous ?

Mme. MIGNONETTE.

Que vous auriez tort, puiſque je réponds, moi.

Mlle. MARIANNE.

Vous voulez donc que je paſſe pour être ſourde ?

Mme. MIGNONETTE.

Oui, préciſément; voilà ce que je veux.

Mlle. MARIANNE.

Ce ſeroit une belle réputation que j'aurois là.

Mme. MIGNONETTE.

Elle vaudroit mieux que celle d'écouter tous les propos qu'on vous tiendroit.

Mlle. MARIANNE.

Mais quand j'étois petite, vous me faiſiez parler à tout le monde.

Mme. MIGNONETTE.

Dans ce tems-là, c'étoit différent.

Mlle. MARIANNE.

Ce n'eſt pas la peine d'être grande pour être plus maltraitée qu'un enfant.

Mme. MIGNONETTE.

Quand on eſt grande, il faut être raiſonnable; ce que je vous dis là, c'eſt pour votre bien.

Mlle. MARIANNE.

Mais, quel mal puis-je faire en répondant à ceux qui me parlent? Fai-

tes-vous du mal, vous, ma chere mere; quand on vous dit que vous êtes bien aimable, & que vous répondez en ſouriant : Monſieur, vous avez bien de la bonté ?

Mme. MIGNONETTE.

Je ſais bien que c'eſt pour rire ; voilà pourquoi je ris auſſi.

Mlle. MARIANNE.

Oh ! je ſuis bien ſûre que cela vous fait plaiſir.

Mme. MIGNONETTE.

Et ſur quoi le jugez-vous ?

Mlle. MARIANNE.

Sur quelque choſe.

Mme. MIGNONETTE.

Mais encore ?

Mlle. MARIANNE.

Je ne peux pas le dire.

Mme. MIGNONETTE.

Pourquoi cela ? Apparemment que vous êtes bien aiſe, vous, quand on vous dit que vous êtes jolie.

Mlle. MARIANNE.

Oh ! moi, vous m'avez défendu d'écouter quand on me parle : je n'entends rien.

Mme. MIGNONETTE.

En un mot, comme en cent, que je ne vous voie pas regarder... les officiers ſur-tout.

Mlle. MARIANNE.

Oh ! ma chere mere, pourquoi plutôt ceux-là que les autres ?

Mme. MIGNONETTE.

Parce qu'ils cherchent plus à tromper les filles.

Mlle. MARIANNE.

C'eſt bien dommage ; car ils ſont bien

honnêtes. J'ai bien de la peine à croire cela.

Mme. MIGNONETTE.

Cela eſt pourtant bien vrai.

Mlle. MARIANNE.

Comment ſe peut-il faire que des gens qui ſe battent pour nous, ſoient des trompeurs ?

Mme. MIGNONETTE.

Oh ! parce que cela arrive tous les jours.

Mlle. MARIANNE.

Il y en a, je ſuis ſûre, qui ne ſont pas comme vous dites.

Mme. MIGNONETTE.

Voilà M. d'Eſcabious : allons, taiſez-vous, & ſongez à ce que je vous ai recommandé, entendez-vous ?

Mlle. MARIANNE.

Oui, ma chere mere.

SCENE II.

Mme. MIGNONETTE, Mlle. MARIANNE, M. D'ESCABIOUS.

M. D'ESCABIOUS.

Madame Mignonette, je vous ſouhaite bien le bon jour.

Mme. MIGNONETTE.

Monſieur, je ſuis votre ſervante.

M. D'ESCABIOUS.

Toujours à travailler ?

Mme. MIGNONETTE.

Il le faut bien.

M. D'ESCABIOUS.

Et cette belle enfant-là auſſi ?

Mme. MIGNONETTE.

Sans doute ; il ne faut pas que la jenneſſe ſoit pareſſeuſe.

M. D'ESCABIOUS.

En vous imitant, cela n'arrivera pas. Eſt-ce de la broderie qu'elle fait là, Mlle. Marianne ?

Mme. MIGNONETTE.

Non, c'eſt un mouchoir qu'elle ourle.

M. D'ESCABIOUS.

Vous brodez bien, vous, Mme. Mignonette.

Mme. MIGNONETTE.

Ah ! comme cela.

M. D'ESCABIOUS.

Savez vous que c'eſt mal fait de travailler toujours comme vous faites ?

Mme. MIGNONETTE.

Pourquoi donc ?

M. D'ESCABIOUS.

C'eſt que vous avez les yeux baiſſés, & qu'on ne les voit pas.

Mme. MIGNONETTE.

Il n'y a pas grande perte.

M. D'ESCABIOUS.

Sandis ! Madame, ſi Argus avoit eu des yeux comme les vôtres, il n'auroit pas eu beſoin d'en avoir cent.

Mme. MIGNONETTE.

Ah, Monſieur ! c'eſt bien honnête ; mais cent valent mieux que deux.

M. D'ESCABIOUS.

Allons, allons, regardez-moi.

Mme. MIGNONETTE.

Non, je ne le veux pas.

M. D'ESCABIOUS.

Bon ! (*Il met la main sur l'ouvrage de Mme. Mignonette pour l'empêcher de travailler ; elle baisse encore plus la tête ; il regarde Mlle. Marianne qui lui sourit, & il lui montre une lettre.*)

Mme. MIGNONETTE.

Allons, finissez donc, Monsieur, & aissez-moi travailler.

SCENE III.

Mme. MIGNONETTE, Mlle. MARIANNE, M. D'ESCABIOUS, M. De SAINT-DAMASE.

M. De St. DAMASE.

Ah, te voilà ici d'Eſcabious ! Je te cherche par-tout.

M. D'ESCABIOUS.

Ah ! St. Damaſe, j'ai été chez toi ce matin.

M. De St. DAMASE.

Veux-tu venir à la comédie Italienne ?

M. D'ESCABIOUS.

Non, je ne peux pas, j'ai affaire

M. De St. DAMASE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. D'ESCABIOUS.

Je ne peux pas le dire.

M. De St. DAMASE.

Je parie que je devine ton affaire.

M. D'ESCABIOUS.

Je parie que non.

M. De St. DAMASE.

Je te dis que je ſais ce que c'eſt. Tiens, viens ici. (*Ils vont s'aſſeoir auprès d'une table*).

M. D'ESCABIOUS.

Eh bien ! qu'eſt-ce que tu crois ?

M. De St. DAMASE.

Que tu es amoureux.

M. D'ESCABIOUS.

De qui ?

M. De St. DAMASE.

De Madame Mignonette.

M. D'ESCABIOUS.

Si c'eſt là ce que tu as deviné ...?

M. De St. DAMASE.

Eh bien ! c'eſt donc de ſa fille ; car : tu paſſes toutes tes journées ici.

M. D'ESCABIOUS.

Paix donc.

M. De St. DAMASE.

Ah ! je ſavois bien.

M D'ESCABIOUS.

Oui, Marianne me tourne la tête ; cela eſt vrai.

M. De St. DAMASE.

Et le ſait-elle?

M. D'ESCABIOUS.

Je crois qu'elle s'en doute; car elle me regarde à la dérobée, lorſque ſa mere a la tête baiſſée; & lorſque tu es arrivé...

M. De St. DAMASE.

Eh bien?

M. D'ESCABIOUS.

Elle me regardoit d'une façon...

M. De St. DAMASE.

Eſt-ce que tu ne lui as jamais parlé?

M. D'ESCABIOUS.

Sa mere ne la quitte pas.

M. De St. DAMASE.

Tu es bien avancé!

M. D'ESCABIOUS.

Je la vois, & je n'ai jamais eu de ma vie un plus grand plaiſir.

M. De St. DAMASE.

Mais, que comptes-tu faire ?

M. D'ESCABIOUS.

J'ai écrit une lettre, ne pouvant pas lui parler, & je cherche depuis pluſieurs jours le moyen de la lui donner.

M. De St. DAMASE.

Mais il faut qu'elle veuille la prendre.

M. D'ESCABIOUS.

Je la lui ai montrée ; &, loin d'avoir eu l'air fâché, elle a ſouri.

M. De St. DAMASE.

C'eſt bon cela.

M. D'ESCABIOUS.

Il ne faut plus qu'un moyen, te dis-je.

M. De St. DAMASE.

Oh! que diable! tu le trouveras. Allons, viens à la comédie, voir le Déſerteur.

M. D'ESCABIOUS.

Non, je voudrois tâcher aujourd'hui...

M. De St. DAMASE.

Aujourd'hui ou demain, cela eſt égal.

M. D'ESCABIOUS.

Non pas.

M. De St. DAMASE.

Il faut flatter la mere.

M. D'ESCABIOUS.

C'eſt ce que je fais toute la journée.

M. De St. DAMASE.

Et par-derriere elle... Parbleu, je ne t'ai jamais vu ſi nigaud.

M. D'ESCABIOUS.

J'en conviens. Je rêve ſi je ne pourrois pas... Ecoute-moi un peu. (*Ils parlent bas*).

SCENE IV.

Mme. MIGNONETTE, Mlle. MARIANNE, M. D'ESCABIOUS, M. De St. DAMASE, La Mere ROGOME, JEAN.

La Mere ROGOME.

Achetez de mes belles ceriſes, mes gros gobets.

JEAN.

Allons, allons, allez-vous-en ailleurs.

La Mere ROGOME.

Eh mais, Monſieur, il ne faut pas rebuter comme cela le pauvre monde. Laiſſez-moi parler à Madame, & à Mademoiſelle.

JEAN.

Elles vous diront la même choſe que moi; entrez ſi vous voulez...

La Mere ROGOME.

Ah! voilà ce qui s'appelle parler. Il eſt gentil cet enfant! Allons, allons, je le menerai avec moi quand je n'irons nulle part.

Mme. MIGNONETTE.

Jean, pourquoi laiſſez-vous entrer cette vilaine femme-là?

La Mere ROGOME.

Ma princeſſe, achetez mon panier de ceriſes; c'eſt mon dernier, je vous en ferai bon marché.

Mme.

Mme. MIGNONETTE.

Je n'en veux point.

La Mere ROGOME.

Cadet, dites donc à votre maîtreſſe de les regarder tant ſeulement.

Mme. MIGNONETTE.

Allons, éloignez-vous; vous puez l'eau-de-vie, que c'eſt affreux.

La Mere ROGOME.

En vérité de Dieu, vous me croirez ſi vous voulez, mais c'eſt vrai comme il faut mourir un jour, je n'ai encore bu d'aujourd'hui qu'un demi-ſetier de rogome : encore étoit-ce parce que j'étois prête de me trouver mal. Et cette belle demoiſelle-là ne veut pas de mes ceriſes non plus ?

Mme. MIGNONETTE.

Non, non, allez-vous-en plus loin.

La Mere ROGOME.

Eh mais ! écoutez, mon petit cœur, je vous apporte ce panier-là, à vous, parce qu'elles ſont douces & ſucrées comme du miel.

Mme. MIGNONETTE.

Je vous dis que je n'en veux point.

La Mere ROGOME.

Vous ne ſavez pas ce que vous refuſez. (*Elle chante*).

Ceux de Pantin, de Saint-Oüen, de Saint-Cloud,
Danſent mieux que ceux de la Villette.
Ceux de Pantin, de Saint-Oüen, de Saint-Cloud,
Danſent bien mieux que chez nous.

(*Elle danſe & chante*).

Taleralalalala, &c.

Mlle. MARIANNE.

Ah ! ma chere mere, la drôle de femme !

Mme. MIGNONETTE.

Ne voyez-vous qu'elle eſt ivre ?

La Mere ROGOME.

Je m'en vas voir par là-bas, ſi je trouverons à vendre ma marchandiſe.

Mme. MIGNONETTE.

Allez, allez.

La Mere ROGOME.

Je vous demande pardon, au moins ; ma chere dame ; c'eſt pour vous faire rire ; car moi je n'en ai point d'envie.

Mme. MIGNONETTE.

C'eſt bon, c'eſt bon.

La Mere ROGOME, *pleurant.*

Eſt-ce que mon mari n'eſt pas à l'Hôtel-Dieu ? qui ſe meurt, le pauvre cher homme !

JEAN.

Et vous chantez ?

La Mere ROGOME.

Eh mais ! écoutez, vous qui entendez la raiſon, eſt-ce que je puis empêcher cela ? Si Dieu le veut, il eſt bien le maître de le prendre. Si vous voulez, vous ſerez mon ſecond, cadet ; je vous trouve bien gentil.

Mme. MIGNONETTE.

Allons, laiſſez-nous donc.

La Mere ROGOME.

Madame, je vous demande bien pardon. Je n'ai offenſé perſonne, je crois ; ce que je dis là eſt en tout bien & tout honneur du moins.

JEAN.

Tenez, voilà deux Meſſieurs là-bas ; qui vous acheteront peut-être vos ceriſes.

La Mere ROGOME.

N'eſt-ce pas des officiers ?

JEAN.

Oui, vraiment.

La Mere ROGOME.

Ah, tant mieux ! j'aime bien avoir affaire à Meſſieurs les militaires : cela ne vous barguigne pas avec les femmes.

Mme. MIGNONETTE.

Allez-vous-en donc.

La Mere ROGOME.

Oui, oui, ma princeſſe. (*Elle va à MM. d'Eſcabious & de Saint-Damaſe*). Allons, mes officiers, achetez-moi ce panier de ceriſes.

M. D'ESCABIOUS.

Allons, allons, laiſſez-nous en repos.

La Mere ROGOME.

Eh, mon Dieu ! comme vous v'là fâché ! Ah ! c'eſt pour badiner, je crois.

M. De St. DAMASE.

Veux-tu bien t'en aller ?

La Mere ROGOME, *chantant.*

Ah ! maman, que je l'ai échappé belle !
Ce matin
Colin
Comme un lutin
Dans ma ruelle,
Ah ! maman, que je l'ai échappé belle !
J'ai cru de mon cœur
Qu'il alloit être le vainqueur.

Ah ! M. le Chevalier, écoutez-moi donc. Vous n'avez jamais vu de ſi belles ceriſes.

M. De St. DAMASE.

Nous n'en voulons point.

La Mere ROGOME *chante.*

Un officier, deux officiers, trois officiers
Enſemble,

Ont enlevé ma mie,
Ont enlevé ma mie Margot,
Ont enlevé ma mie.

M. D'ESCABIOUS.

Cette femme-là eſt bien inſupportable !

La Mere ROGOME.

Là, là ; ne vous fâchez pas, la paix de Dieu.

(*Elle chante*).

Eh, gai ; gai, gai, mes officiers,
Venez chez moi les Dimanches ;
Car le lundi,
Le mardi,
Le mercredi,
Le jeudi,
Le vendredi,
Le ſamedi,
C'eſt une autre paire de manches.

M. De St. DAMASE.

Veux-tu bien te taire ?

M. D'ESCABIOUS.

Attends-là, & tiens-toi tranquille.

La Mere ROGOME.

Allons, allons, la paix de Dieu. (*Elle s'aſſied ſur ſes talons*).

M. D'ESCABIOUS.

Il me vient une idée au ſujet de ces ceriſes, pour donner ma lettre.

M. De St. DAMASE.

Eh bien ! dis.

M. D'ESCABIOUS.

C'eſt qu'il ne faut pas que Mme. Mignonette nous entende.

M. De St. DAMASE.

Parle bas. (*Ils parlent bas*).

M. D'ESCABIOUS, *haut.*

Tu comprends cela ?

M. De St. DAMASE.

A merveille. Laiſſe-moi faire.

M. D'ESCABIOUS.

Où ſont-elles donc ces ceriſes ?

La Mere ROGOME.

Les voilà ! les voilà ! mon officier.

M. De St. DAMASE.

Voyons-les.

M. D'ESCABIOUS.

Elle ne ſont pas trop belles.

La Mere ROGOME.

Elles ſont belles comme vous, mes bijoux.

M. De St. DAMASE.

Ah ! elles ne ſont pas laides.

La Mere ROGOME.

Elles ſont groſſes comme des prunes.

M D'ESCABIOUS.

Oui, je t'en réponds.

M. De St. DAMASE.

Ma foi, écoute donc, je les trouve belles, moi.

La Mere ROGOME.

Achetez-les donc, mon roi.

M. D'ESCABIOUS.

Je parie que les yeux de Mme. Mignonette ſont plus grands que ces ceriſes ne ſont groſſes.

M. De St. DAMASE.

Je parie que non.

M. D'ESCABIOUS.

Nous verrons.

M. De St. DAMASE.

Qu'eſt-ce que nous parions ?

M. D'ESCABIOUS.

Eh bien ! le panier de ceriſes.

M. De St. DAMASE.

Voilà qui eſt fait.

M. D'ESCABIOUS.

Mais il faut les meſurer.

M. De St. DAMASE.

C'eſt ton affaire.

M. D'ESCABIOUS, *s'approchant.*

Mme. Mignonette, nous venons de faire un pari.

Mme. MIGNONETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Meſſieurs ?

M. D'ESCABIOUS.

Vous me ferez gagner ; car cela vous regarde.

Mme. MIGNONETTE.

Moi ? comment donc ?

Mlle. MARIANNE.

Ah ! ma chere mere ! vous l'avez ſûrement entendu ; car je l'ai entendu, moi.

Mme. MIGNONETTE.

Voulez-vous bien vous taire ?

M. D'ESCABIOUS.

Tenez, Mme. Mignonette, Saint-Damaſe trouve ces ceriſes fort belles, & moi j'ai parié que vos yeux ſont plus grands qu'elles ne ſont groſſes.

Mlle. MARIANNE.

Voilà ce que j'ai entendu.

Mme. MIGNONETTE.

Encore ! (*A M. d'Eſcabious*). Monſieur, mes yeux ſont comme ils ſont ; mais ils ne ſont pas ſi grands que vous le dites.

M. D'ESCABIOUS.

Et moi, je ſoutiens que je gagnerai mon pari.

M. De St. DAMASE.

Et comment ſaurons-nous cela ?

M. D'ESCABIOUS.

En les meſurant.

M. De St. DAMASE.

Et comment feras-tu ?

M. D'ESCABIOUS.

Si Mme. Mignonette le veut bien ; cela ſera fait tout de ſuite. (*Il prend deux ceriſes qui tiennent enſemble, & il dit à Mme. Mignonette*) : Permettez.

Mme. MIGNONETTE.

Que voulez-vous faire ?

M. D'ESCABIOUS.

Meſurer.

Mme. MIGNONETTE.

Comment ?

M. D'ESCABIOUS.

Fermez les yeux ; je mettrai ces ceriſes deſſus, & Saint-Damaſe jugera.

Mme MIGNONETTE.

Non, non ; on ſe moqueroit de moi.

Mlle. MARIANNE.

Ah ! ma chere mere !

La Mere ROGOME.

Allons, mon cher cœur, ne faites pas la petite bouche, afin que je vende mon panier de ceriſes.

Mme. MIGNONETTE.

En vérité...

M. D'ESCABIOUS.

Allons, allons. (*Il met les ceriſes*

d'une main ſur les yeux de Mme. Mignonette, & de l'autre il donne la lettre à Mlle. Marianne). Tu vois, je t'en fais juge.

La Mere ROGOME *chante.*

Voilà mon couſin.
L'allure
Mon couſin,
Voilà mon couſin
L'allure.

M. D'ESCABIOUS.

Te tairas-tu ?

M. De St. DAMASE.

Je conviens que j'ai perdu.

Mme. MIGNONETTE.

Mais cela n'eſt pas poſſible.

M. D'ESCABIOUS.

Je connoiſſois vos yeux ; j'étois bien ſûr de gagner. (*A M. de Saint-Damaſe*). Toi, paie le panier de ceriſes.

M. De St. DAMASE.

Je ne demande pas mieux. (*Il donne vingt-quatre ſols à la Mere Rogome*).

La Mere ROGOME.

En vous remerciant, mon capitaine.

M. D'ESCABIOUS.

Elles ſont à vous, Mme. Mignonette.

Mme. MIGNONETTE.

Ah, Monſieur !...

M. D'ESCABIOUS.

Sans vous, je ne les aurois pas gagnées.

Mme. MIGNONETTE.

Vous êtes bien honnête ; mais j'ai bien de la peine à le croire.

La Mere ROGOME.

Mon officier, ſi vous voulez des oranges, je vous en apporterons auſſi.

M. De St. DAMASE.

Oui, oui, une autre fois.

La Mere ROGOME.

Vous meſurerez de même encore.

M. D'ESCABIOUS.

C'eſt bon, c'eſt bon.

La Mere ROGOME *chante.*

Lorſqu'on a bien du mérite,
On ne manque pas de galant;
Eh! mais, Monſieur, qu'eſt-ce que vous dites?
Je ne ſuis t'encor qu'un enfant:
L'amour non plus n'eſt pas t'aut'choſe.
Quoiqu'on en gloſe,
Il faut zun amant,
Et reli relan,
Et relan tanplan,
D'abord il cauſe,
Puis il vous mene tambour battant.

(*A Jean*). Adieu, cadet. (*Elle s'en va*).

SCENE V.

Mme. MIGNONETTE, Mlle. MARIANNE, M. D'ESCABIOUS, M. De St. DAMASE.

M. De St. DAMASE.

Allons, viens-tu aux Italiens ?

M. D'ESCABIOUS.

Je le veux bien.

M. De St. DAMASE.

Madame, Mademoiſelle, je ſuis bien votre ſerviteur.

Mme. MIGNONETTE.

Meſſieurs, je ſuis bien votre ſervante.

M. D'ESCABIOUS.

Mademoiſelle, je ſouhaite que vous trouviez les ceriſes bonnes.

Mme. MIGNONETTE.

Monſieur, vous avez bien de la bonté.

SCENE VI.

Mme. MIGNONETTE, Mlle. MARIANNE.

Mlle. MARIANNE.

Ils ſont bien polis ces Meſſieurs-là, ma chere mere.

Mme. MIGNONETTE.

Oui, oui. Allons, pliez votre ouvrage.

Mlle. MARIANNE.

Cela ſera bientôt fait.

Mme. MIGNONETTE.

Parce que nous allons chez votre tante.

Mlle. MARIANNE.

Ah ! j'en ſerai bien-aiſe, parce que j'ai quelque choſe à dire à ma couſine. (*Elles ſortent*).

FIN.

LA MOITIÉ DU MONDE

SE MOQUE DE L'AUTRE,

OU

SORTIE DE LA COMÉDIE

FRANÇOISE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

Mme. DE VERMONT.

Mme. DE MIRVILLE.

LE COMTE DE VERSIN.

LE CHEVALIER.

LE DUC.

LE MARQUIS.

LE VICOMTE.

LE COUREUR *du Duc.*

TANCREDE, *Negre, Houſard du Marquis.*

LUXEMBOURG *appellant les gens.*

La Scene eſt ſur l'eſcalier de la Comédie Françoiſe.

SORTIE
DE LA COMÉDIE
FRANÇOISE

PROVERBE DRAMATIQUE.

Mme. De VERMONT, *criant.*

Mme. de Mirville ! attendez-moi donc ! je ſuis toute ſeule.

Mme. De MIRVILLE.

Eh bien ! je vous attends : eſt-ce que vous n'avez pas le chevalier ?

Mme. De Vermont.

Eh ! mon Dieu, non ! Je l'ai perdu ; je ne ſais pas ce qu'il eſt devenu en ſortant de la loge.

Mme. De Mirville.

Reſtons ici, ſi vous m'en croyez. Le comte eſt allé voir ſi nos gens ſont là.

Mme. De Vermont.

Madame, n'eſt-ce pas le Duc qui deſcend là ?

Mme. De Mirville.

C'eſt lui-même ; il ne veut pas nous voir. M. le Duc ! M. le Duc ! C'eſt fort joli de paſſer comme cela devant les gens ſans les regarder.

Le Duc.

Ah ! Madame, je me poſterne ! Je ſuis furieux de ne vous avoir pas apperçue ; c'eſt que je regardois ſi je verrois

verrois mon coureur. Eſt-on allé appeller vos gens?

Mme. De MIRVILLE.

Oui, oui. Reſtez avec nous juſqu'à ce qu'on vous avertiſſe.

Le DUC.

Comment, ſi j'y reſterai? Aſſurément; je ſuis comblé, enchanté de cette rencontre: c'eſt une bonne fortune pour moi; il y a mille ans que je n'ai eu l'honneur de vous aller chercher: j'y ſuis pourtant allé un de ces jours; je ne ſais ſi on vous l'aura dit; je ſerai encore aſſez malheureux pour qu'on m'ait oublié...

Mme. De VERMONT.

Vous ne me dites rien, à moi, M. le Duc?

Le DUC.

Comment, je crois que c'eſt auſſi Mme. de Vermont?

Mme. De Vermont.

Oui, vraiment.

Le Duc.

En vérité, je ſuis odieux ! Je ne vois rien : je vous demande bien pardon.

Mme. De Vermont.

Vous me délaiſſez auſſi un peu, M. le Duc.

Le Duc.

Non, je vous aſſure, ce n'eſt pas cela ; mais c'eſt que je ſuis toujours à Verſailles, à Choiſy, à Saint-Hubert... Tout mon tems ſe paſſe ſur les chemins. Je regrette bien celui où .... mais je ne veux pas perdre cet inſtant ; je ne vous quitterai point, je vous en réponds, que vous ne partiez d'ici.

Mme. De Mirville.

C'eſt bien honnête cela.

Le DUC.

Je ſuis trop heureux de trouver cette occaſion de vous faire ma cour, pour n'en pas profiter le plus long-tems qu'il me ſera poſſible. Il faut bien que nous cauſions un peu.

Le COUREUR, *criant.*

M. le Duc ! voilà votre carroſſe.

Le DUC.

C'eſt bon, c'eſt bon. Meſdames ; je vois bien que je ne puis vous être bon à rien : j'en ſuis outré, furieux ! Je m'enfuis. Demain j'aurai ſûrement l'honneur d'aller à votre porte me préſenter . . .

Mme. De MIRVILLE.

Juſtement je ſoupe chez moi ; Mme. de Vermont y ſera : cela ſeroit bien honnête à vous ſi vous veniez.

Le DUC, *en s'en allant.*

Sûrement. Je ferai l'impoſſible pour ne pas y manquer.

Mme. De MIRVILLE.

Eh bien ! Madame, comment trouvez-vous cela ? N'avez-vous pas cru qu'il alloit reſter avec nous ?

Mme. De VERMONT.

Bon ! voilà comme ſont à préſent tous les hommes.

Mme. De MIRVILLE.

Ah ! voilà le Chevalier ! (*Le Chevalier s'approche*).

Mme. De VERMONT.

M. le Chevalier, c'eſt fort honnête. Vous me donnez la main pour ſortir de la loge, & puis vous me laiſſez dans la foule ! Je ne ſavois ce que vous étiez devenu.

Le CHEVALIER.

J'ai cru, Madame, que vous alliez reſter là.

Mme. De VERMONT.

Au milieu du corridor, n'eſt-ce pas ?

Le CHEVALIER.

Non ; mais... c'eſt que vous avez bien vu l'homme à qui j'ai parlé, & qui m'a entraîné ?...

Mme. De VERMONT.

Moi ? je n'ai rien vu.

Le CHEVALIER.

C'eſt celui qui ſe mêle de mon affaire pour le régiment en queſtion, j'étois trop heureux de le rencontrer.

Mme. De VERMONT.

Eh bien ?

Le Chevalier.

Je voulois ſavoir ſi ce qu'on m'avoit dit étoit vrai.

Mme. De Vermont.

Hum...

Le Chevalier.

Mais, d'honneur. Vous ſentez bien que ſans cela...

Mme. De Vermont.

Vous êtes bien heureux que je ſois la premiere à vous juſtifier.

Mme. De Mirville.

Chevalier, qu'eſt-ce qui deſcend là? Cela me paroît bien joli.

Le Chevalier.

Peſte, je le crois bien; c'eſt ma foi ce que nous avons de mieux.

Mme. De MIRVILLE.

Et vous la nommez ?

Le CHEVALIER.

Erneſtine. C'eſt une Allemande.

Mme. De VERMONT.

Quoi ! c'eſt là cette beauté que vous nous vantiez tant ? Mais regardez donc, Madame : cela n'eſt point joli du tout.

Mme. De MIRVILLE.

Mais non, vous avez raiſon. De loin, elle m'avoit paru avoir de l'éclat ; mais ſes yeux ne diſent rien. Sa bouche eſt pincée ; ah ! elle eſt hideuſe.

Mme. De VERMONT.

C'eſt ce que je vous dis. En vérité, l'on ne connoît plus rien au goût des hommes.

Mme. De Mirville.

Ah ! je vous en prie, Madame ; voyez un peu le préſident qui gagne la petite porte, comme il a l'air occupé !

Le Chevalier.

Je ſais bien pourquoi ; c'eſt qu'il y avoit aux ſecondes loges quelqu'un à qui il s'intéreſſe.

Mme. De Vermont.

Je l'aurois juré ; les hommes ont toujours l'air ſot, quand ils ſuivent leurs filles.

Le Chevalier.

Vous ne pouvez pas dire cela du baron, par exemple.

Mme. De Mirville.

Oh ! pour celui-là, non ; il donneroit la main droite à une femme de qualité, & l'autre à une danſeuſe en

même tems ; cela ne lui fait rien du tout ; il vous quitte, vous revient dans l'inſtant, comme il lui plaît ; cela lui eſt égal.

Le CHEVALIER.

On le connoît ſur ce ton-là, on ne lui en veut point de mal.

Mme. De MIRVILLE.

Le comte ne revient pas ! Madame, ne ſeroit ce pas lui que je vois parler là bas à deux femmes ?

Mme. De VERMONT.

Je ne vois pas bien.

Le MARQUIS, *arrivant.*

Quoi, Madame, vous étiez ici ! Je ne vous ai apperçue nulle part.

Mme. De MIRVILLE.

J'étois dans la loge de Mme. de Vermont.

Le Marquis.

Savez-vous que vous êtes éblouiſſante !

Mme. De Mirville.

Oui, on me trouve aſſez bien miſe.

Le Marquis.

Mais c'eſt de votre ſanté que je parle.

Mme. De Mirville

Il eſt vrai que depuis quelques jours. je me porte aſſez bien.

Le Marquis.

Mais je dis, on n'a jamais été comme cela. Y a-t-il long-tems que vous attendez ? Vous êtes bien mal là.

Mme. De Mirville.

Pour cela oui. Dites-moi un peu, connoiſſez-vous ces deux femmes qui ſont là-bas, tout près de la porte ?

Le MARQUIS.

Oui, c'eſt la préſidente de Guerville, & l'autre, Madame de... de... j'oublie toujours ſon nom; une intendante.

Mme. De MIRVILLE.

Quoi, Mme. de Préval ?

Le MARQUIS.

Juſtement. Elle eſt fort jolie.

Mme. De MIRVILLE.

Comme cela. Et connoiſſez-vous l'homme qui leur parle ? Je ne puis pas le voir.

Le MARQUIS.

Oui; c'eſt le comte de Verſin. Il eſt très-amoureux de Mme. de Préval.

Mme. De MIRVILLE.

Le Comte ?

Le Marquis.

Ma foi, on me l'a assuré, & des gens bien instruits.

Mme. De Mirville.

Et depuis quand ?

Le Marquis.

Je ne vous dirai pas trop ; mais il me semble qu'on m'a dit qu'il y avoit plus de huit jours, que c'étoit une affaire arrangée.

Le Vicomte *arrivant, frappant sur l'épaule du Marquis.*

Bon jour, Marquis ; attends-tu ton carrosse ?

Le Marquis.

Oui. Ecoute donc, Vicomte. (*Il le prend sous le bras & lui parle à l'oreille*). Je viens de faire une bonne tracasserie. Tu sais que Mme. de Mirville a Versin ?

Le VICOMTE.

Oui.

Le MARQUIS.

Qu'elle eſt très-jalouſe ?... Elle vient de me demander ce qu'il faiſoit là bas avec ces deux femmes. Je lui ai dit que c'eſt qu'il eſt amoureux, fou de Mme. de Préval ; que c'étoit une affaire arrangée, & elle le croit.

Le VICOMTE.

Ah ! c'eſt très bon ! Tu es un homme charmant ! Veux-tu que je te remene ?

Le MARQUIS.

Non, je veux voir un peu ce que deviendra ceci. Ta broderie eſt jolie.

Le VICOMTE.

Oui, pas mal. As tu joué à la paume aujourd'hui ?

Le Marquis.

Non ; j'ai eſſayé mes nouveaux Anglois.

Le Vicomte.

Comme cela tu ne ſais pas ce qu'ils ont fait ? Ah ! voilà le Chevalier ! Chevalier, ſoupes-tu ce ſoir à la nouvelle France ?

Le Chevalier.

Non, certainement : il y a mille ans que je n'y ai été, & je n'irai même plus.

Le Vicomte.

Ah ! ce n'eſt pas à moi qu'il faut dire cela.

Mme. De Vermont, *au Chevalier.*

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Monſieur ? Quoi, vous ſoupez encore avec des filles ? Allez, je ne veux plus vous voir.

Le CHEVALIER.

Quelle folie ! Comment, vous allez croire... Eh mais ! fi donc !

Le VICOMTE, *au Chevalier.*

Tu as entendu ? Je me ſuis diverti ; & voilà le Chevalier qui eſt querellé à préſent.

Le MARQUIS.

J'entends le Comte.

Mme. De MIRVILLE.

En vérité, il eſt odieux d'attendre ſi long-tems ſon carroſſe ! Chevalier, voyez donc un peu. J'ai une migraine inſupportable.

Mme. De VERMONT.

Cette ſortie-ci eſt mortelle ! Le froid vous aura ſaiſie.

Le Comte *offrant la main à Mme. de Mirville.*

Allons, Meſdames, voulez-vous bien venir ? Madame, qu'avez-vous donc ?

Mme. De Mirville.

Quoi, devant moi, vous avez la hardieſſe !... Allez, vous méritez... Je n'en puis plus !

Luxembourg, *criant.*

Mme. de Mirville ! Mme. de Mirville !

Le Comte.

Mais, Madame, que voulez-vous donc dire ?

Luxembourg, *criant.*

Le carroſſe de Mme. de Mirville !

Le COMTE.

Allons, le voilà.

LUXEMBOURG, *criant.*

Mme. de Mirville ! Mme. de Mirville ! votre carroſſe !

Le CHEVALIER.

Veux-tu bien te taire ?

(*Ils s'en vont*).

Le MARQUIS.

Eh bien ! cela n'a pas mal réuſſi, comme tu vois.

Le VICOMTE.

A merveilles ! Où ſoupes-tu ce ſoir ?

Le MARQUIS.

Ma foi, je n'en ſais rien, je l'ai oublié.

Le Vicomte.

N'eſt-il pas bien tard ?

Le Marquis.

Non.

Le Vicomte.

J'ai envie d'aller chez la maréchale. Viens-y.

Le Marquis.

Je le veux bien. Mon carroſſe eſt-il là, Tancrede ?

Tancrede.

Oui, M. le Marquis, & celui de M. le Vicomte auſſi.

(*Ils ſe ſuivent*).

Le Vicomte.

Eh bien ! montons dans le tien ; le mien viendra comme il voudra.

Le MARQUIS.

Je le veux bien ; allons, paſſe. Chez la maréchale !

Ils montent en carroſſe.

FIN.

IL NE SORT DU SAC

QUE CE QU'IL Y A DEDANS,

OU

LES SECONDES LOGES

DE L'OPÉRA,

LE DIMANCHE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

Mme. GOURSAIN, *Marchande de galons.*

M. GOURSAIN, *ſon mari.*

Mme. MERIGON, *Marchande de drap.*

M. MERIGON, *ſon mari.*

M. MORANDAL, *Intendant de maiſon.*

M. RENARD, *Procureur au Châtelet.*

La Scene eſt dans une des ſecondes Loges après l'Opéra.

LES SECONDES LOGES DE L'OPÉRA, LE DIMANCHE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Mme. GOURSAIN, Mme. MERIGON, M. RENARD, M. MORANDAL.

M. MORANDAL.

Eh bien ! Meſdames, comment avez-vous trouvé l'opéra aujourd'hui ?

Mme Goursain.

Assez joli ; il n'est pourtant pas si beau que l'autre.

M. Morandal.

Lequel ?

Mme. Goursain.

Eh ! celui qu'on jouoit, il y a eu dimanche quinze jours.

M. Morandal.

Armide : ah dame ! c'est autre chose ; mais chacun vaut son prix.

Mme. Merigon.

M. Morandal, n'avez-vous pas vu mon choux ? Il m'a promis de venir me reprendre ici.

M. Morandal.

Il est monté avec moi, & il va venir tout-à-l'heure. Mais qui est-ce qui est là qui

qui ſe cache avec ſon chapeau ? n'eſt-ce pas un certain procureur appellé Renard ? Il me ſemble avoir vu ce viſage-là quelque part.

M. RENARD.

Viſage, toi-même, eh ! poliſſon ! Je voudrois bien ſavoir pourquoi on laiſſe entrer ici des gens du parterre !

Mme. MERIGON.

Ah ! Madame, il va recommencer ! En vérité, il nous a fait bien rire toujours pendant l'opéra. Il a été, on ne peut pas plus, divertiſſant.

M. MORANDAL.

Je le crois bien ; c'eſt le métier des ſinges. (*Il rit*). Ah ! ah ! ah ! ah !

Mme. GOURSAIN.

Ah ! M. Morandal, finiſſez donc ; ne me faites pas rire davantage ; car

je n'en peux plus à force de me retenir.

M. RENARD.

Il ne falloit pas vous gêner, Madame, & me demander mon chapeau.

Mme. MERIGON, *riant très-fort & essuyant ses yeux.*

Hi, hi, hi, hi. Ah ! je n'en puis plus !

Mme. GOURSAIN.

Mais, où prend-il donc tout ce qu'il dit ?

Mme. MERIGON.

Ah ! je crois que voilà mon mari.

SCENE II.

Mme. GOURSAIN, Mme. MERIGON, M. MERIGON, M. MORANDAL, M. RENARD.

Mme. MERIGON.

Eh bien ! mon choux, où étois-tu donc ? Nous t'attendions.

M. MERIGON.

Allons, allons, me voilà. Mme. Gourſain eſt-elle un peu contente ?

Mme. GOURSAIN.

Oh ! pour ceſa oui.

M. MERIGON.

Vous me croirez une autre fois ; Madame ; vous voyez que je me connois en muſique, moi.

Mme. GOURSAIN.

Oui ; mais M. Gourſain m'avoit dit que j'entendrois l'air que chante ma fille : j'ai toujours écouté, & on ne l'a pas chanté.

M. RENARD.

C'eſt qu'on ne ſavoit pas que vous étiez ici ; mais une autre fois cela n'arrivera plus.

M. MERIGON.

Renard ſe moque de vous, Mme. Gourſain ; je vous en avertis.

Mme. GOURSAIN.

Bon, je ne l'écoute ni plus ni moins que s'il ne parloit pas.

Mme. MERIGON.

Si tu ſavois, mon choux, tout ce qu'il nous a dit ! Il a penſé nous faire crever de rire ; il nous a fait des contes,,,

M. RENARD.

Sans les barons.

Mme. GOURSAIN.

Il n'a jamais été ſi fou.

M. MORANDAL.

C'eſt vous, Meſdames, qui lui tournez la tête.

Mme. MERIGON.

Ah ! c'eſt bien honnête cela, M. Morandal ! Il ne nous a pas dit de ces choſes-là, par exemple.

M. RENARD.

Comment ! mais c'eſt que je ne parle jamais de choſes, moi : pour qui me prenez-vous ?

M. MERIGON.

Voilà votre paquet, Meſdames ; pourquoi l'attaquez-vous auſſi ? Il ne reſtera jamais court.

M. Renard.

Oh ! ces dames savent bien que ce n'est pas mon défaut.

Mme. Merigon.

Comment, nous le savons bien ? Celui-là est assez impertinent. (*A Mme. Goursain*). Est-ce que vous en savez quelque chose, Madame ?

Mme. Goursain.

Il faut lui pardonner, il ne sait ce qu'il dit. Où est donc M. Goursain ? Je l'ai vu dans le parterre, qui se donnoit des airs de lorgner. Dame, il falloit voir ! Est-ce qu'il ne nous a pas lorgnées aussi, nous ?

M. Morandal.

C'étoit avec ma lorgnette que je lui avois prêtée. Elle est fort bonne.

Mme. Goursain.

Il n'avoit donc pas la sienne ; car il

en a une garnie en argent, qui eſt fort belle : c'eſt un milord Anglois qui la lui a donnée. Et tenez, M. Merigon, vous ſavez bien ; c'eſt celui à qui nous avons fait ce gros envoi pour un grand mariage... Vous ſouvenez-vous ?

M. MERIGON.

Oui, oui, je me rappelle celà, j'ai quelque idée confuſe...

M. RENARD.

On ne dit plus confuſe, on dit honteuſe, n'eſt-ce pas, Meſdames, que c'eſt plus honnête ?

Mme. GOURSAIN.

Ah ! mon Dieu, le drôle de corps ! Ne finirez-vous donc jamais ?

M. RENARD.

Je n'ai pas encore commencé.

Mme. GOURSAIN.

Tenez, tenez, voilà M. Gourſain.

SCENE III.

Mme. GOURSAIN, Mme. MERIGON, M. GOURSAIN, M. MERIGON, M. MORANDAL, M. RENARD.

M. MERIGON.

Meſdames, j'ai l'honneur de vous ſaluer.

Mme. MERIGON.

Bonjour, M. Gourſain.

M. GOURSAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que tous ces gens-là que vous avez avec vous?

M. MERIGON.

Allons, allons; entre dans la loge, tu le verras.

M. GOURSAIN.

Oh ! je n'ai que faire d'y entrer. Eſt-ce que vous ne vous en allez pas donc ? Voulez-vous coucher ici ? Je ſuis votre ſerviteur.

Mme. GOURSAIN.

Mon ami, tu ne me dis rien ? Dis donc, la poule, d'où viens-tu ?

M. GOURSAIN.

Pardi, moi ! je vous attendois toujours là-bas. Il n'y a preſque plus perſonne. Eh dis donc, toi, frere Renard, qu'eſt-ce que tu fais là dans ton coin ? Tu ne dis rien ?

M. RENARD.

Ces dames m'ont défendu de parler.

M. GOURSAIN.

A propos, M. Morandal, j'ai vu votre duc là-bas.

M. MORANDAL.

Ne vous a-t-il pas demandé ſi j'étois ici ?

M. GOURSAIN.

Non, il ne m'a pas parlé ; mais il m'a fait l'honneur de me ſaluer bien poliment.

M. MORANDAL.

Il me demande quelquefois : eh bien ! M. Morandal, comment avez-vous trouvé l'opéra dimanche, & les dames avec qui vous étiez ? Ah ! ah ! Monſieur le drôle, vous n'êtes pas de mauvais goût !

M. GOURSAIN.

Tout de bon ?... Ecoute donc cela ; Mme. Gourſain.

Mme. MERIGON.

Qu'eſt-ce que c'eſt ? Nous n'avons pas entendu.

M. MORANDAL.

Je disois à M. Goursain que M. le duc vous trouvoit fort jolies toutes les deux.

Mme. GOURSAIN.

Quoi, tout de bon, il vous a parlé de nous ?

M. MORANDAL.

Oui, en vérité.

Mme. MERIGON.

C'est bien honnête à lui, & il nous fait bien de l'honneur.

Mme. GOURSAIN.

Il faudroit le prier de venir un jour à notre maison de Passy.

Mme. MERIGON.

Ah ! que c'est bien dit !

M. Morandal.

Il ne demanderoit pas mieux.

Mme. Goursain.

Comme cela feroit enrager Mme. Augrand, avec sa vieille croix de Saint-Louis, elle qui dit toujours qu'elle n'aime que les gens de condition ! Il faudra arranger cela, entendez-vous, M. Morandal ?

M. Morandal.

Oui, oui, laissez-moi faire.

M. Merigon.

Dites donc un peu, vous autres, qu'est-ce que vous avez fait de l'abbé ?

Mme. Merigon.

Il est allé à son concert de la rue de la Verrerie.

M. Goursain.

Et viendra-t-il souper ?

Mme. GOURSAIN.

Il nous a promis ſans faute de n'y pas manquer ...

M. MERIGON.

C'eſt que je ſerois bien aiſe que M. Morandal qui paſſe ſa vie avec des gens de condition, l'entendît chanter. Vous verriez comme c'eſt une belle voix; il fait toujours trembler toutes les vitres de la maiſon quand il chante.

Mme. MERIGON.

Ah ! c'eſt vrai ! mon choux a raiſon ; il faut ſe boucher les oreilles pour l'entendre.

M. GOURSAIN.

Ah ! oui, c'eſt le plus beau creux du monde ! N'eſt-ce pas comme cela qu'il faut dire ?

M. RENARD.

Oui, mais pas devant des dames;

il ne faut pas parler de corde dans la maiſon d'un pendu. (*Il rit*). Ah ! ah ! ah ! ah !

M. MORANDAL.

Celui-là eſt un peu fort de café ; Meſdames, qu'en dites-vous ?

Mme. GOURSAIN.

Allons, allons-nous-en. Mme. Merigon, je vous conſeille de vous trouſſer un peu ; car dans ces tems humides-là, on abîme ici toutes ſes robes.

Mme. MERIGON.

Vous avez bien raiſon. M. Gourſain, aidez-moi un peu à ſortir d'ici ; mais ne me lâchez pas, car je ne ſuis pas légere.

M. GOURSAIN.

Appuyez, appuyez-vous ; là, vous y voilà.

Mme. GOURSAIN.

M. Gourſain, Bertrand eſt-il là-bas?

M. GOURSAIN.

Oui, oui, il eſt avec le carroſſe; mais j'ai renvoyé Lapierre.

Mme. GOURSAIN.

Et pourquoi donc cela?

M. GOURSAIN.

Il faut bien qu'il aille mettre le couvert. Vous ne penſez à rien, vous autres.

Mme. MERIGON.

Ah! oui, les hommes s'entendent beaucoup au ménage! N'eſt-il pas vrai, Madame? Je crois que ſans nous ils ſeroient bien embarraſſés... Ah! M. Renard, prenez donc garde; vous allez me faire tomber.

M. RENARD.

Ne craignez rien. Allez, allez; ce que je tiens je le tiens bien.

M. Morandal.

Il n'eſt pas procureur pour rien ; il a la ſerre bonne.

M. Goursain.

Ah ça ! M. Morandal, allez-vous-en, vous deux & Renard, avec ces dames.

M. Merigon.

Oui, oui ; nous nous en irons Goursain & moi de notre côté.

Mme. Merigon.

Où vont-ils donc comme cela ?

M. Renard.

Ils ont une petite fille en ville. Laiſſez-les faire ; il ne faut pas que les femmes ſe mêlent de cela.

Mme. Merigon.

Adieu, mon choux ; ne ſois donc pas long-tems.

M. MERIGON.

Ne vous inquiétez pas, nous arriverons avant vous.

M. RENARD.

Si vous ne revenez pas, vous nous écrirez; mais prenez garde au cornet où vous tremperez votre plume, entendez-vous ?

FIN.

TOUT CHEMIN
CONDUIT A ROME,
OU
LA GUINGUETTE.
PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

Mme. MINUIT, *ſage-femme ; robe d'indienne brune, grand bonnet, mouchoir de col à carreaux ; coëffe ſur les épaules.*

Mlle. GOTON, *fille de Mme. Minuit ; robe d'indienne bleu & blanc, relevée dans les poches, avec un tablier à carreaux rouges, bordé de verd, un bonnet ſans rubans.*

M. PIQUEPOINT, *Tailleur ; habit cannelle, veſte rouge bordée d'or, perruque ronde, chapeau uni.*

M. BATTU, *Huiſſier ; habit gris-de-fer, boutons d'or, veſte noire, perruque à nœuds, chapeau & canne.*

M. DE LA TRESSE, *Perruquier ; habit blanc, veſte de baſin, cheveux retrouſſés avec un peigne, chapeau poudré.*

UN GARÇON CABARETIER ; *veſte brune, tablier, bonnet de taffetas noir.*

Tous les Acteurs ſont du Fauxbourg St. Lazare.

La ſcene eſt aux Porcherons, dans le jardin d'un cabaret, où il y a pluſieurs tables.

LA GUINGUETTE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. GOTON, M. BATTU.

Mlle. GOTON, *tenant M. Battu ſous le bras.*

Mais je ne le vois pas par ici.

M. BATTU.

Qui cela, M. Piquepoint?

Mlle. GOTON.

Oui, lui-même. Il craint ma mere; il n'oſera pas venir.

M. BATTU.

Ne vous embarraſſez pas ; il a avec lui un gaillard qui ne craint ni le feu ni l'eau.

Mlle. GOTON.

Qui donc cela ?

M. BATTU.

C'eſt un perruquier de ſes amis, qui vous fait la barbe, & qui vous friſe au fer, il faut voir !

Mlle. GOTON.

Mais M. Piquepoint n'eſt-il pas auſſi un habile tailleur ?

M. BATTU.

Ah ! je vous en réponds ; c'eſt lui qui m'a retourné cet habit-là. Voyez s'il y paroît.

Mlle. GOTON.

S'il pouvoit changer de même la haine que ma mere a pour la ſienne !

M. BATTU.

Ah dame ! écoutez donc, la haine ne ſe met pas à la calandre comme le drap ; mais on lui donne quelquefois du fil à retordre. Vous l'aimez donc bien M. Piquepoint ?

Mlle. GOTON.

Je ſerois trop ingrate ſi je ne l'aimois pas ; c'eſt une ancienne connoiſſance : ma mere m'avoit miſe en couture chez la ſienne ; c'eſt là où j'ai appris mon métier, & vous ſentez bien qu'on ne ſe voit pas comme cela de près ſans ſe dire un mot.

M. BATTU.

Sans doute ; & c'eſt une bonne raiſon. Enfin, vous verrez ſi ce que j'ai imaginé ne réuſſira pas.

Mlle. GOTON.

Je ſais bien qu'après vous il faut tirer l'échelle auprès de ma mere ; mais

ſi enfin, quand elle ſaura ſon nom; elle ne vouloit pas entendre parler de lui ?

M. BATTU.

Je vous dis que cela n'arrivera pas. J'entends les affaires apparemment; je ne ſuis pas huiſſier pour rien.

Mlle. GOTON.

Allons, tant mieux; parce que, quand on a pris une fois, comme on dit, de l'amour pour un quelqu'un, il ſeroit bien chagrinant après, d'être obligée de ſonger à en prendre pour une autre perſonne.

M. BATTU.

Ne craignez rien. Tenez, le voilà M. Piquepoint.

SCENE

SCENE II.

Mlle. GOTON, M. PIQUEPOINT, M. BATTU.

M. PIQUEPOINT.

Ah ! Mademoiſelle, je vous cherche par-tout depuis une heure.

Mlle. GOTON.

Allez-vous-en donc. Si ma mere venoit...

M. PIQUEPOINT.

Mme. Minuit ? Bon ! elle eſt là-bas à regarder danſer, avec une de ſes commeres ; ainſi vous pouvez me parler. Je ne vous dirai pas...

Mlle. GOTON.

Oh ! oui, je ſais ce que vous ſavez. Croyez-vous réuſſir ?

M. PIQUEPOINT.

Ah ! vantez-vous-en ! Votre mere ne m'a pas vu depuis que j'ai fait mon tour de France ; elle ne me reconnoîtra pas, parce que j'ai pris la perruque quand j'ai été revenu à Paris ; & puis j'ai affaire à un grivois qui n'eſt pas manchot de la langue. Laiſſez-nous faire.

M. BATTU.

Tenez, voilà Mme. Minuit qui vient : allez-vous-en.

M. PIQUEPOINT.

Eh pardi ! je vais m'aſſeoir à cette table-là. Chacun eſt libre ici pour ſon argent.

Mlle. GOTON.

Oui, oui, je vous verrai pendant ce tems-là.

M. PIQUEPOINT.

Eh ! garçon, la maiſon

SCENE III.

Mme. MINUIT, Mlle. GOTON, M. BATTU, M. PIQUEPOINT, Le GARÇON.

Le GARÇON, *ſans paroître.*

Allons, allons.

Mme. MINUIT, *en rentrant.*

Nous nous retrouverons, ma commere.

Le GARÇON.

Qui eſt-ce qui a appellé ici?

M. PIQUEPOINT.

C'eſt moi; donnez-moi demi-ſetier.

Le GARÇON.

Tout-à-l'heure. (*Il ſort*).

SCENE IV.

Mme. MINUIT, Mlle. GOTON, M. PIQUEPOINT *assis*, M. BATTU.

M. BATTU.

D'où venez-vous comme ça, Mme. Minuit ?

Mme. MINUIT.

Eh pardi ! d'où j'étois, à voir danſer avec Mme. Ducroc la bouchere. Je fais mes affaires par-tout en riant, moi, comme vous voyez. Elle doit accoucher dans deux mois ; ſa ſage-femme eſt morte, & elle m'a promis qu'elle n'en auroit pas d'autre que moi.

M. BATTU.

Vous avez bien de l'eſprit, au moins.

Mme. MINUIT.

Ah ! oui, comme dit cet autre ; tout autour de la tête, & rien dedans. Eh bien ! où eſt donc cette ſalade que je devons-manger ?

M. BATTU.

Elle va venir, elle va venir.

Mme. MINUIT.

Nous mettrons-nous-là ?

Mlle. GOTON, *regardant Piquepoint.*

Ah oui ! ma chere mere, nous verrons mieux le monde.

M. BATTU.

Garçon, allons, cette ſalade, du vin, du pain.

Le GARÇON.

Vous allez l'avoir, on l'épluche.

M. PIQUPOINT.

Garçon, & mon demi-ſetier ?

Le GARÇON, *apportant le demi-ſetier.*

Je le tiens, le voilà.

M. BATTU.

Garçon, allez donc.

Le GARÇON.

J'y vais, j'y vais.

Mlle. GOTON.

Il y a bien du monde ici aujourd'hui.

M. BATTU.

Oh dame ! un jour de fête ; c'eſt toujours comme cela.

Mlle. GOTON.

Et les dimanches y en a-t-il autant, M. Battu ?

M. BATTU.

Que dit l'un dit l'autre.

Mme. MINUIT.

Elle ne ſait pas tout cela, elle. Pre-

miérement & d'un, il faut que vous sachiez que je l'ai élevée comme une ducheſſe. Pourquoi? parce que l'éducation va avant tout.

M. BATTU.

Oh! vous êtes une deſſalée, vous, Mme. Minuit.

Mme. MINUIT.

Je connois un peu le monde; il m'en paſſe tant par les mains.

M. BATTU.

Du métier dont vous êtes, cela n'eſt pas étonnant.

Mme. MINUIT.

A propos, ſavez-vous que Mme. la Roſe eſt groſſe de trois mois?

M. BATTU.

Il y a plus d'un an que ſon mari

demeure à Senlis, & qu'il n'eſt venu à Paris.

Mme. MINUIT.

Oui; mais elle vient de Senlis, elle.

M. BATTU.

Et depuis quand?

Mme. MINUIT.

Il y avoit quinze jours qu'elle y étoit.

M. BATTU.

Ah! c'eſt malin, cela!

Mme. MINUIT.

Oui, elle a dit à tout le quartier qu'elle s'ennuyoit de ne le pas voir, qu'elle en mouroit d'envie; & l'on a dit que c'étoit une envie de femme groſſe.

M. BATTU.

Ah! il eſt bon là, le lapin! Eh! garçon!

Le GARÇON.

Le voilà, le voilà. (*Il arrange tout*). Voilà toujours du vin & du pain.

M. PIQUEPOINT (*à part*).

Ah ! voilà la Treſſe, enfin !

SCENE V.

Mme. MINUIT, Mlle. GOTON, M. BATTU, M. PIQUEPOINT, M. DE LA TRESSE, LE GARÇON.

M. DE LA TRESSE.

Bon jour, Piquepoint; tu m'attendois, je parie ?

M. PIQUEPOINT.

Aſſurément : quand on s'eſt donné rendez-vous, eſt-ce qu'on manque de parole ?

M. DE LA TRESSE.

Quelquefois, ſelon l'occurrence de l'occaſion.

M. PIQUEPOINT.

Je ne te reconnois pas là.

M. DE LA TRESSE.

Mais, un moment, on ne condamne pas les gens ſans les entendre apparemment.

M. PIQUEPOINT.

C'eſt juſte.

M. DE LA TRESSE.

Quand on ne ſait pas, il ne faut pas parler : c'eſt que, pour te le dire en deux mots, je me ſuis trouvé dans une danſe avec un quelqu'un qui m'a donné un coup de talon dans la cheville du pied, qui m'a fait monter la moutarde au nez, de maniere qu'il ne l'a pas porté loin ; car je lui ai donné un coup de peigne ſur le viſage avec

mon poing, dont il ſe ſentira long-tems.

M. PIQUEPOINT.

Tu ne ſeras donc jamais ſage ?

M. DE LA TRESSE.

Mais c'eſt que ce mal-peigné là, après encore un coup de pied au cul que je lui ai donné, s'eſt aviſé de m'appeller chien de merlan. Quand on a de l'honneur, c'eſt un peu dure à entendre; & ſans le reſpect du ſexe, & la garde qui eſt accourue, je crois que cela ne ſe ſeroit pas paſſé comme cela. Mais je le retrouverai : ce coquin-là me regardoit de travers encore.

Mme. MINUIT, *à M. Battu.*

Voilà un perruquier qui a l'air d'un bien mauvais ſujet.

M. DE LA TRESSE.

Quoi-ce que c'eſt donc, Madame,

que vous avez à dire comme cela en me regardant ?

Mme. MINUIT.

Eh ! mais voyez un peu quel mal on lui fait ! Un chien regarde bien un évêque.

M. DE LA TRESSE.

Oui ; mais il ne parle pas en riant à un autre chien.

M. PIQUEPOINT.

Finis donc, la Treſſe.

M. BATTU.

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un chien ; Monſieur ? Seroit-ce de moi, par exemple, que vous voudriez parler ?

M. DE LA TRESSE.

Et quand cela ſeroit, ne ſeriez-vous pas trop heureux d'être le chien de Madame ? Si vous prenez cela pour

vous, à la bonne heure; qui ſe ſent morveux ſe mouche. Ne vous échauffez pas not'bourgeois.

M. BATTU.

Comment...

Mlle. GOTON.

Allons, M Battu, laiſſez ça là.

M. PIQUEPOINT, *bas à la Treſſe.*

Fort bien, fort bien!

M. DE LA TRESSE.

Tu ſeras content: mais buvons donc; Garçon!

Le GARÇON.

Allons, allons. Qu'eſt-ce qu'il y a pour ces Meſſieurs?

M. DE LA TRESSE.

Donnez-nous chopine.

M PIQUEPOINT.

Et une ſalade.

M. DE LA TRESSE.

C'eſt bien dit.

Le GARÇON.

Vous allez en avoir une.

Mme. MINUIT.

Et nous donc, Garçon ?

Le GARÇON.

Tout à ce moment, Mme. Minuit.

M. DE LA TRESSE.

Quoi, cette dame qui fait tant la fiere, s'appelle Mme. Minuit ?

M. PIQUEPOINT.

Oui, oui ; paix donc.

Mme. MINUIT.

Pourquoi donc qu'il parle de moi cet autre ?

M. DE LA TRESSE.

Ah ! je ne ſuis pas étonné ſi elle a beſoin d'un bout de chandelle quand elle parle ; c'eſt pour voir clair à ce qu'elle dit, apparemment.

Mme. MINUIT.

Oui, peſte de manant.

M. DE LA TRESSE.

Mme. Minuit, de la douceur.

M. PIQUEPOINT.

Tais-toi donc.

M. DE LA TRESSE.

C'eſt vous qui demeurez dans la rue du Bout-du-Monde ; il ne faut pas vous fâcher pour cela : ſavez-vous bien que j'ai penſé être votre gendre ? Et quoi qu'on diſe, la nuit tous chats ſont gris, c'eſt vot'nom qui m'en a empêché ; mais je ne connoiſſois pas cette belle enfant-là.

Mme. MINUIT.

Allons, Monſieur, paſſez votre chemin, & laiſſez-nous en repos.

M. DE LA TRESSE.

Mme. Minuit, chacun eſt ici pour ſon écot, & avec de l'argent le vin n'eſt pas cher.

M. PIQUEPOINT.

Si tu veux chercher querelle comme cela à tout le monde; je m'en vais te laiſſer là.

M. DE LA TRESSE.

Ah! tu prends le parti du beau ſexe; c'eſt bien fait à toi.

M PIQUEPOINT.

Allons, ne dis plus rien.

M. DE LA TRESSE.

Tu ne m'empêcheras pas de regarder Mamzelle Minuit, apparemment.

M. PIQUEPOINT.

Tiens-toi tranquille toujours.

Mme. MINUIT, *à M. Battu.*

J'ai bien envie de frotter les oreilles à ce garnement-là.

Mlle. GOTON.

Ah ! ma chere mere, ne prenez pas garde à lui.

M. BATTU.

Oui, oui, Mme. Minuit ; montrez-vous la plus raiſonnable.

M. DE LA TRESSE.

Ah ! voilà du vin. Et cette ſalade ?

Le GARÇON.

Vous allez l'avoir.

M. DE LA TRESSE.

Allons, buvons à la ſanté de Mme.

Minuit. Mme. Minuit, ſans rancune, vous voulez bien qu'on boive à vos plaiſirs ?

Mme. MINUIT.

Allons, allons ; c'eſt celui de ne jamais vous voir.

M. DE LA TRESSE.

Ah ! voyez donc comme elle fait la petite bouche ! Ce n'eſt pas là la politeſſe de votre quartier, Mme. Minuit.

M. BATTU.

Où voulez-vous donc aller ?

Mlle. GOTON.

Ma chere mere, reſtez donc là.

Mme. MINUIT, *en colere ſe levant.*

C'eſt que...

M. BATTU.

Aſſeyez-vous, aſſeyez-vous.

Mme. MINUIT.

Qu'il ne me diſe donc plus rien ; ou je...

M. BATTU.

Ne l'écoutez pas.

M. DE LA TRESSE, *bas à Piquepoint.*

Il faudra nous battre, n'eſt-ce pas ?

M. PIQUEPOINT.

Oui, oui, mais pas encore.

M. DE LA TRESSE (*bas*).

Je veux toujours l'agacer.

M. PIQUEPOINT.

Fort bien.

M. DE LA TRESSE.

Parlez donc un peu, Mme. Minuit.

Mlle. GOTON.

Allons, Monſieur, on ne vous dit rien, ne nous parlez pas.

M. DE LA TRESSE.

Ah ! mon Dieu, Mamzelle, eſt-ce que vous êtes auſſi revêche que Madame votre mere ?

M. PIQUEPOINT.

Veux-tu bien te taire ? Meſdames, je vous demande bien pardon pour lui.

Mme. MINUIT.

Ah ! Monſieur, ce n'eſt pas votre faute, & l'on ſait diſtinguer les perſonnes qui ont des manieres honnêtes.

M. DE LA TRESSE.

Oui, oui, ne vous y fiez pas ; Mme Minuit ; c'eſt un gaillard qui eſt retord : il amadoue la poule pour avoir les pouſſins, je me ſouviens de ce qu'on m'a dit,

Mme. MINUIT.

Je ne veux pas le ſavoir ; il eſt honnête, & plus que vous, afin que vous le ſachiez.

M. PIQUEPOINT.

Madame, vous avez bien de la bonté.

M. DE LA TRESSE.

Voilà pourquoi il m'a amené ici ; c'eſt pour lui tenir compagnie pendant qu'il regardera Mamzelle Minuit.

M. PIQUEPOINT.

Madame, ne croyez pas ce qu'il dit.

Mme. MINUIT.

Eh ! Monſieur, quand cela ſeroit, où eſt le mal, quand c'eſt en tout bien & tout honneur ?

M. BATTU.

Oui, Mme, Minuit a raiſon.

Mlle. GOTON.

Ma chere mere, je n'en ſavois rien, en vérité.

Mme. MINUIT.

Allons, taiſez-vous quand je parle.

M. DE LA TRESSE.

J'ai été bien nigaud de donner dans cet amour là. Oh ! je vois bien que tu ſeras le gendre de Mme. Minuit ; tu me couperas l'herbe ſous le pied.

Mme. MINUIT.

Ah ! elle n'étoit pas encore venue. Si tu ne manges pas d'autre fruit, tu as bien l'air de mourir de faim.

M. DE LA TRESSE.

Parlez donc, Mme. Minuit, eſt-ce que vous me prenez pour un âne ?

Mme. MINUIT.

Monſieur, je ne nomme perſonne.

M. DE LA TRESSE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ces manieres-là ?

M. PIQUEPOINT.

Allons, Mme. Minuit ſait bien ce qu'elle dit ; ne parle pas davantage.

M. DE LA TRESSE.

Mais ſi je veux parler moi ?

Mlle. GOTON.

Il eſt bien honnête ce Monſieur-là ; ma chere mere.

Mme. MINUIT.

Oui, mais l'autre !

M. BATTU.

Allons, buvez, Mme. Minuit.

Mme. MINUIT, *à Piquepoint.*

Monſieur, c'eſt à votre ſanté, tout ſeul.

M. PIQUEPOINT.

Madame, c'eſt bien de l'honneur pour moi.

M. DE LA TRESSE.

Ah ! pardi, Mme. Minuit ! ſi vous croyez faire des jaloux, ce n'eſt pas encore votre tour.

M. PIQUEPOINT.

Mais pourquoi attaques-tu comme cela le monde ?

M. DE LA TRESSE.

Parce que cela me plaît apparemment. Ah ! voilà notre ſalade.

Le GARÇON.

Non, Monſieur, on l'épluche, je m'en vais vous l'apporter.

M. DE LA TRESSE.

Je veux avoir celle-là & je l'aurai. Mme.

Mme. MINUIT.

Tu ne l'auras pas, puiſqu'elle eſt à moi.

M. DE LA TRESSE.

Mme. Minuit, rendez-moi-là de bonne grace, ou...

Mme. MINUIT.

Qu'eſt-ce que tu feras ?

M. PIQUEPOINT.

Je crois que tu menaces Mme. Minuit ?

M. DE LA TRESSE.

Tout comme un autre.

M. PIQUEPOINT.

Finis un peu ces manieres-là.

M. DE LA TRESSE.

Qu'eſt-ce que tu veux donc dire, toi ?

M. PIQUEPOINT.

Que je t'apprendrai à reſpecter le ſexe.

M. DE LA TRESSE.

Toi ?

M. PIQUEPOINT.

Oui, moi, veux-tu voir ?

M. BATTU.

Allons, Meſſieurs, la paix, la paix.

M. DE LA TRESSE.

Eh bien ! de quoi donc il ſe mêle celui-là !

M. PIQUEPOINT

Tais-toi, & demande pardon à Mme. Minuit.

M. DE LA TRESSE.

Moi ? j'aimerois mieux que cinq cents diables me tordent le cou, vois-

tu ? Demander pardon à cette guenon-là !

Mme. MINUIT.

Mais voyez donc un peu cet insolent.

M. DE LA TRESSE.

Tu es mon ami, & tu me conseilles cela ?

M. PIQUEPOINT.

Oui, & je te le ferai faire encore.

M. DE LA TRESSE.

Je t'en défie.

M. PIQUEPOINT.

Nous verrons.

M. DE LA TRESSE, *se levant.*

Eh bien ! sors ; nous allons voir.

M. PIQUEPOINT.

Oui, oui, je sortirai, attends ; attends-moi.

M. DE LA TRESSE.

Je t'attends au coin de la rue. (*Il s'en va*).

M. BATTU, *retenant Piquepoint.*

Eh, Monſieur ! montrez-vous le plus raiſonnable.

SCENE VI.

Mme. MINUIT, Mlle. GOTON, M. BATTU, M. PIQUEPOINT.

M. PIQUEPOINT, *en colere.*

Non, non, je veux lui apprendre à parler, pour que cela ne lui arrive plus.

Mme. MINUIT.

Mais, Monſieur, un petit moment de patience. C'eſt bien honnête à vous,

de vouloir vous battre comme cela, pour une femme que vous ne connoiſſez pas.

Mlle. GOTON.

Ah ! pour cela oui, ma chere mere !

M. PIQUEPOINT.

Je ne vous connois pas, Madame ? On connoît toujours les honnêtes gens. Laiſſez-moi aller.

Mme. MINUIT.

M. Battu, retenez-le.

M. BATTU.

Allons, M. Piquepoint, écoutez-moi ; vous allez vous faire des affaires, la garde viendra, on vous menera au Châtelet, & vous ſerez bien avancé !

M. PIQUEPOINT.

Monſieur, cela ne me fait rien. Madame eſt une brave femme, qui

eſt inſultée par un homme avec qui je ſuis...

Mme. MINUIT.

Mais, Monſieur, qu'eſt-ce que cela fait ? C'eſt paſſé, n'y ſongez plus.

M. PIQUEPOINT.

Cela ne ſe peut pas, Madame.

Mme. MINUIT.

Je vous en prie pour l'amour de moi.

M. PIQUEPOINT.

Allons, puiſque vous le voulez ; j'y conſens ; mais je le retrouverai. Madame & Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

M. BATTU.

Où voulez-vous aller ?

Mme. MINUIT.

Vous ne vous en irez qu'avec nous déjà. Allons mettez-vous là.

M. PIQUEPOINT.

Madame, vous avez bien de la bonté.

Mlle. GOTON.

Oui, Monſieur : je m'en vais vous faire une place à côté de ma chere mere.

M. PIQUEPOINT.

Mais, Mademoiſelle, je ne prendrai pas votre place.

Mme. MINUIT.

M. Battu lui donnera la ſienne.

M. BATTU.

Oui, oui, paſſez là, Mademoiſelle ; je me mettrai ici.

Mlle. GOTON.

Mais, c'eſt que...

Mme. MINUIT.

Allons, faites ce que M. Battu vous dit.

Mlle. GOTON.

M'y voilà, ma chere mere.

M. BATTU.

Mme. Minuit, c'eſt un brave garçon que M. Piquepoint.

Mme. MINUIT.

Eh mais ! écoutez donc, vous n'avez pas beſoin de le dire, on le voit bien.

M. BATTU.

Et un habile homme encore.

Mme. MINUIT.

Et de quelle vocation êtes-vous, Monſieur ?

M. PIQUEPOINT.

Je ſuis tailleur, Madame, & apprentif de Paris.

M. BATTU.

C'eſt quelque choſe. Il ne me reconnoît pas ; c'eſt pourtant lui qui m'a retourné cet habit-là.

M. PIQUEPOINT.

Mais, cela ſe peut bien.

M. BATTU.

Il y a deux ans.

M. PIQUEPOINT.

Ah ! c'eſt que, depuis ce tems-là ; j'ai fait mon tour de France ; & on voit tant de choſes, que cela fait perdre la mémoire.

Mme. MINUIT.

Oui ; mais les voyages donnent bien de l'eſprit.

M. PIQUEPOINT.

Ah ! Madame, cela ſeroit bon, ſi j'avois été à votre école.

Mme. MINUIT.

Vous n'en avez pas beſoin. Vous êtes donc de Paris ?

M. PIQUEPOINT.

Oui, Madame, de la paroiſſe Saint-Laurent, il y a plus de vingt ans.

Mme. MINUIT.

Eh mais ! nous ſommes de la même paroiſſe ; c'eſt heureux cela ! As-tu jamais vu Monſieur dans notre quartier, toi, Goton ?

Mlle. GOTON.

Oui, ma mere, bien des fois.

Mme. MINUIT.

M. Battu, écoutez donc : ſi ce que nous diſions ce matin pouvoit ſe faire, Mme. Padoue auroit un pied de nez avec ſon fils, qu'elle m'a fait dire qui étoit un bon ſujet.

M. BATTU.

Oui, oui, mais ...

Mme. MINUIT.

Mais, mais... ce que je dis eſt vrai apparemment; c'eſt que cette femme-là a une langue d'aſpic.

M. PIQUEPOINT.

Eſt-ce que vous ne l'aimez pas?

Mme. MINUIT.

Ah! pour cela non; c'eſt une méchante bête.

M. PIQUEPOINT.

Madame...

Mme. MINUIT.

Eſt-ce qu'elle n'a pas voulu faire accroire au pauvre défunt, que Goton n'étoit pas ſa fille; mais il ne faut pas parler de cela devant les enfans. Je ne dis rien.

M. PIQUEPOINT.

Il ne faut pas croire les rapports.

Mme. MINUIT.

Eh pardi ! puiſqu'elle l'a dit devant moi, il n'y a pas de rapport à cela ; & elle veut que ſon fils épouſe ma fille !

M. BATTU.

Cela pourra ſe faire, Mme. Minuit.

Mme. MINUIT.

J'aimerois mieux la noyer tout-à-l'heure avec une pierre au cou, voyez-vous, plutôt que d'y conſentir. Ce n'eſt pas qu'elle n'ait été de mes amies, Mme. Padoue, puiſque ma fille a été en couture chez elle.

M. BATTU.

Ne vous emportez pas, & finiſſons cette affaire-là. Si Mlle. Goton veut bien de Monſieur, il n'y a pas à aller par quatre chemins.

Mme. MINUIT.

Qu'elle le veuille ou non, cela ne fait rien; je ſuis ſa mere en un mot, on ne peut pas dire le contraire, comme cette vilaine Mme. Padoue diſoit de ſon pere.

M. BATTU.

Sans doute; ſans doute; ce n'eſt pas là le cas.

Mme. MINUIT.

Eh bien! cela ſera fini tout de ſuite. Allons, Goton, vous entendez?

Mlle. GOTON.

Oui, ma chere mere; mais...

Mme. MINUIT.

Oh! point de mais, ſi Monſieur... Comment vous appellez-vous?

M. PIQUEPOINT.

Piquepoint, Madame, à vous obéir.

Mme. MINUIT.

Je dis donc, ſi M. Piquepoint le veut bien...

M. PIQUEPOINT.

Madame, c'eſt bien de l'honneur; & je ne demande pas mieux; mais...

Mme. MINUIT.

Quoi, auſſi des mais ! Savez-vous, Monſieur, que je n'aime pas à être contrariée ?

M. BATTU.

Allons, Monſieur, dites vos raiſons à Mme. Minuit.

M. PIQUEPOINT.

C'eſt que je crains que Madame ne change d'avis quand elle ſaura qui je ſuis.

Mme. MINUIT.

Et pourquoi cela ? Eſt-ce que vous

avez eu quelque pendu dans votre famille ?

M. PIQUEPOINT.

Non, Madame.

Mme. MINUIT.

Vous me prenez donc pour une girouette ?

M. PIQUEPOINT.

Je ne dis pas cela ; mais c'eſt que j'ai une mere.

Mme. MINUIT.

Eſt-ce que je ne ſuis pas une mere auſſi, moi ? Vous en aurez deux, & qui plus eſt, c'eſt qu'il ne vous en coûtera rien pour l'accouchement de votre femme.

M. BATTU.

C'eſt bien quelque choſe cela, M. Piquepoint.

M. PIQUEPOINT.

Sûrement ; mais elle n'eſt pas encore groſſe.

Mlle. GOTON.

Comment, Monſieur, eſt-ce que vous ne voudriez plus de moi à préſent ? Cela ſeroit joli à vous.

M. PIQUEPOINT.

Ah ! mon Dieu, Mademoiſelle ! au contraire. Je ne dis pas cela.

Mme. MINUIT.

Parlez donc.

M. PIQUEPOINT.

C'eſt que ma mere m'a voulu marier à un quelqu'un qui n'a pas voulu de moi, & elle en a été ſi piquée, qu'elle veut à cette heure que j'en épouſe une autre.

Mme. MINUIT.

Oh ! nous lui ferons entendre raiſon.

M. PIQUEPOINT.

Oui ; mais quand vous ſaurez qui

elle eſt, vous ne voudrez ſûrement plus de moi.

Mme. MINUIT.

Quand je vous dis, en un mot comme en cent, que je vous donne ma parole; apparemment que je ſuis une honnête femme. Qu'eſt-ce qu'elle eſt votre mere?

M. PIQUEPOINT.

Elle eſt couturiere.

Mme. MINUIT.

Eh bien! ma fille eſt couturiere auſſi. Et pourquoi ne voudroit-elle pas que vous l'épouſiez? Madame vaut bien Monſieur, & Monſieur vaut bien Madame.

M. PIQUEPOINT.

C'eſt que vous ne ſavez pas mon vrai nom; parce que j'en ai changé, pour faire mon tour de France.

Mme. MINUIT.

C'eſt bien fait : mais comment vous appellez-vous ?

M. PIQUEPOINT.

Je ſuis le fils de Mme. Padoue.

Mme. MINUIT.

De Mme. Padoue ? Ah ! celui-là eſt bon : mais je vous reconnois à préſent. Et vous dites qu'elle veut vous marier à une autre ? Laiſſez-moi faire, je lui parlerai encore une fois.

M. PIQUEPOINT.

C'eſt qu'elle eſt bien entêtée.

Mme. MINUIT.

Ah ! je le ſuis plus qu'elle.

M. BATTU.

Mais, Mme. Minuit, il faudroit employer la douceur.

Mme. MINUIT.

La douceur ? Si elle refuſoit ma fille, elle qui lui a montré ſon métier! Ah ! je n'aime pas l'ingratitude : je m'en vais la trouver. Allons, allons-nous-en.

M. PIQUEPOINT, *ſe levant de table.*

Je crois qu'il faut que je la prévienne.

M. BATTU.

Oui, il a raiſon. (*Bas à Piquepoint*). C'eſt-il vrai qu'elle ne voudra pas ?

M. PIQUEPOINT, *bas à M. Battu.*

Oh que ſi ! elle ſait toute notre manigance.

Mme. MINUIT.

Qu'eſt-ce qu'il dit, M. Battu ?

M. BATTU.

Qu'il faut que nous allions tous chez ſa mere.

Mme. MINUIT.

Eh ! vraiment ; c'eſt bien comme cela que je le compte. Allons, partons.

M. BATTU.

Il faut payer. Garçon !

M. PIQUEPOINT.

Monſieur, cela me regarde.

Mme. MINUIT.

Allons, mon gendre, chacun ſon écot; payez pour vous, M. Battu paiera pour nous.

M. BATTU.

Eh bien ! nous paierons à la maitreſſe.

Mme. MINUIT.

Allons, donnez le bras à ma fille; je m'en vais prendre celui de M. Battu. (*Ils partent les premiers*).

M. PIQUEPOINT.

Vous voyez bien que nous en ſommes venus à bout.

Mlle. GOTON.

Ah ! j'ai eu bien peur toujours !

FIN.

SOUFFLER N'EST PAS JOUER,

OU

ALMÉNORADE.

TRAGEDIE-PROVERBE.

ACTEURS.

LE SULTAN.

ALMÉNORADE, *Princeſſe.*

ORCANOR, *Général d'Armée.*

ELMIRE, *Confidente d'Alménorade.*

HASSAN, *Confident du Sultan.*

ORMIN, *Confident d'Orcanor.*

DEUX GARDES *du Sultan.*

LE SOUFFLEUR.

La Scene eſt dans le Palais du Sultan.

ALMÉNORADE.

ALMÉNORADE.

TRGÉDIE-PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

LeSULTAN, HASSAN.

LE SULTAN.

Ecoute, cher Haſſan, & ſois comme une
ſouche.
Sur ce que tu ſauras n'ouvre jamais la
bouche.

HASSAN.

Seigneur, des confidens je ſuis le plus
diſcret :
J'entends & ne dis mot ; parlez, me voilà
prêt.

LE SULTAN.

Tu connois de mes feux le douloureux martire ;
Mais à toi, mon ami, je ne peux trop le dire :
L'ingrate Alménorade, en consumant mon cœur,
Dans le prince Orcanor voit toujours son vainqueur.
Je n'en saurois douter, son ardeur est extrême.

HASSAN.

Vous le croyez, seigneur ?

LE SULTAN.

Tout prouve qu'elle l'aime ;
Mais pour m'en assurer, de cet ambitieux
J'avance le retour aujourd'hui dans ces lieux.

HASSAN.

Quel est votre projet ? Comment ! couvert de gloire,
Voulez-vous lui montrer, après cette victoire
Que sur les Maroquins il vient de remporter ? . . .

LE SULTAN.

Lorsque je veux parler, veux-tu bien m'écouter ?

Fait pour ramper, tu veux, ainſi que le vulgaire,
Pénétrer mes deſſeins ! C'eſt le ſort ordinaire
De nos ingrats ſujets ; leurs deſirs curieux
Sur les décrets du trône oſent lever les yeux.
Quand le fer du fourreau ſortant, brille & s'apprête,
On voit encor lever leur imprudente tête...
Mais j'entends Orcanor. Il vient dans ce ſéjour.
Aux yeux d'Alménorade exprimer ſon amour;
De cent coups de poignard tu vas, quand tu te flatte,
Sentir percer ton cœur, ame vile, ame ingrate !

(*Il met la main ſur ſon poignard*).

Le SOUFFLEUR.

Mais, Monſieur, ce n'eſt pas encore là le moment de tuer.

Le SULTAN.

Eh ! Monſieur, je le ſais bien. Mêlez-vous de ſouffler, & laiſſez moi faire. (*Il ſe redreſſe*).

Voici quelqu'un, je crois. Je ne me trompe pas.
Ah ! c'eſt Alménorade. O dieux ! qu'elle a d'appas !

SCENE II.

Le SULTAN, ALMÉNORADE, ELMIRE, HASSAN.

ALMÉNORADE.

Je vous cherche, ſeigneur, en ce jour plein de charmes,
Pour vous féliciter ſur le ſort de vos armes.

Le SULTAN.

Il eſt pour moi bien doux; puiſque dans le butin,
Pour vos pantouſles j'ai beaucoup de maroquin.
En voyant à vos pieds cette marque de gloire,
Je goûterai bien mieux le prix de la victoire;
Mais plus heureux encor, ſi formant chaque pas,
Elle les dirigeoit pour venir dans mes bras!
En partageant mon trône & ma toute-puiſſance,
Vous verriez votre roi, ſous votre obéiſſance,
N'avoir plus de deſirs, ne former plus de vœux,
Que de voir de vos jours tous les inſtans heureux.

ALMÉNORADE.

O dieux ! qui ? moi, ſeigneur ? Je n'y dois
point prétendre.
Vous ſavez de mon cœur que l'amour le plus
tendre
Ne pourra s'effacer ; vous connoiſſez mes
vœux.
Songez que vous avez approuvé ces beaux
feux...

LE SULTAN.

Quoi ! vous me réſiſtez ! vous mépriſez ma
flâme !
Ah ! ſi je m'en croyois !... Je ne dis rien,
Madame ;
Mais le prince Orcanor, que vous allez
revoir,
Ne doit plus près de vous avoir aucun eſpoir.
Adieu.

SCENE III.

ALMÉNORADE, ELMIRE.

ALMÉNORADE.

Que m'a-t-il dit ? Quoi ! ce n'eſt pas un ſonge ?
Dans quel abyme affreux un tel amour me plonge !
Le retour d'Orcanor faiſoit tout mon bonheur:
Ce retour à préſent me comble de frayeur.
Je crains pour lui, pour moi, cet amour trop fidelle . . .
Je devrois l'éviter ! . . . Quelle peine cruelle !
Te fuir, cher Orcanor, quand le plus tendre amour
Devroit te couronner avant la fin du jour !
Elmire, ſoutiens-moi . . . Quels conſeils dois-je ſuivre ?
Pour toi, barbare affreux, non je ne ſaurois vivre !

ELMIRE.

Diſſimulez, Madame, & devant le ſultan
Ayez ce doux regard qui flatte un tendre amant.
Il eſt doux de tromper le tyran qu'on abhore,

Quand c'eſt pour conſerver l'amant que l'on adore.

ALMENORADE.

Eh bien ! cet art en moi va briller aujourd'hui ;
Pour toi, cher Orcanor... Mais que vois-je ! c'eſt lui.

SCENE IV.

ALMÉNORADE, ORCANOR, ELMIRE, OSMIN.

ORCANOR.

Oui, Madame, c'eſt moi que la gloire ramene
Dans les fers de l'amour dont je chéris la chaîne ;
Lui ſeul fait des héros. En ſoupirant pour vous,
Qui coupe tête & bras, goûte un plaiſir bien doux !
De l'avare Achéron en contenant l'envie,
J'eſpérois avec vous rendre autant à la vie
Que mon bras à la mort a livré d'ennemis...
Que vois-je ! cet eſpoir ne m'eſt-il plus permis ?

ALMÉNORADE.

Que dites-vous ? O ciel !

ORCANOR.

Vous ſoupirez, Madame !
Vous répandez des pleurs ! Trahiſſez-vous ma flâme ?

ALMÉNORADE.

Le croyez-vous, ſeigneur ? Un vainqueur tel que vous
D'aucun autre mortel peut-il être jaloux ?
Faites-vous cette injure à la plus tendre amante,
A ce cœur plein de vous, à mon ardeur conſtante ?

ORCANOR.

Si vous m'aimez toujours, qui peut vous alarmer ?
Les flambeaux de l'hymen pour nous vont s'allumer.
Je ne vous comprends point : ah ! ma chere princeſſe,
Qui peut troubler ainſi ce moment d'allégreſſe ?

ALMÉNORADE.

Le ſort cruel, hélas ! qui va nous ſéparer.

O dieux ! je ſens mon cœur prêt à ſe déchirer !
Un amour trop fatal va faire notre perte.
Quelle main à l'inſtant, cher prince, m'eſt offerte !
Un maître impérieux veut, dans ce même jour,
Qu'en partageant ſes feux, j'approuve ſon amour.

ORCANOR.

Et vous y conſentez ?

ALMÉNORADE.

Ah ! que ſur moi la foudre
Plutôt tombe en éclats & me réduiſe en poudre,
Que de ceſſer jamais d'adorer & d'aimer
Un prince malheureux qui m'a trop ſu charmer !

ORCANOR.

Eh bien ! venez, fuyons : il en eſt tems encore.
Avant que je revoie un monſtre que j'abhore,
Même avant que l'ingrat apprenne mon retour,
Nous ſerons éloignés de ce fatal ſéjour.

ALMÉNORADE.

J'entends du bruit : c'eſt lui ; calmez votre colere.
Comptez ſur mon amour, prince, laiſſez-moi faire.

SCENE V.

Le SULTAN, ALMENORADE, ORCANOR, ELMIRE, HASSAN, OSMIN GARDES.

Le SULTAN.

Quand je vous ai mandé, lorſque je vous attends,
Occupé d'autres ſoins, ici je vous ſurprends,
Orcanor. Quel deſſein en ſecret vous fait rendre
Auprès d'Alménorade ? Ici je viens l'apprendre.
Parlez & ſans detour.

ALMÉNORADE.

Il vous cherchoit, ſeigneur.

Le SULTAN.

Non, je vois, malgré lui, le trouble de ſon cœur.

Tous ſes ſoins ſont pour vous. Ignorant ma tendreſſe...

ALMÉNORADE.

Ah ! quelle eſt votre erreur ! connoiſſez ma foibleſſe.
Il me trompoit l'ingrat ! & lorſque je l'aimois,
Que m'uniſſant à vous, de lui je m'occupois,
J'apprends que ce vainqueur aime une Maroquine,
Et qu'il veut épouſer cette infame coquine.
Par cet hymen affreux puiſqu'il ſait m'outrager,
Sans héſiter je dois & je veux me venger.
Dans ces derniers regrets d'une douleur amere,
Pardonnez-moi, ſeigneur, cette juſte colere,
En m'occupant de vous, je vais voir effacer
Le trait que ſon amour avoit ſu me lancer...

LE SULTAN.

Orcanor, eſt-il vrai ? parlez ici ſans feinte.

ORCANOR.

Seigneur, le tendre objet dont mon ame eſt atteinte,
Dont je ſuivrai toujours la trop charmante loi,
N'attendra pas long-tems pour recevoir ma foi.

Je vous l'oſe aſſurer, même devant Madame,
Rien n'éteindra jamais cette divine flâme.

Le SULTAN.

Vous vous jouez ainſi de ma crédulité !
Non, non, ne comptez plus, ingrats, ſur ma bonté.
J'avois tout entendu, je ſais ce qui ce paſſe;
Dans ma juſte fureur, n'attendez point de grace.
(*Il tire ſon poignard pour frapper Orcanor*).

Vous périrez.

Le SOUFFLEUR.

Eh non ! Monſieur !

Le SULTAN.

Vous périrez. (*Il ſe tourne du côté d'Alménorade*).

Le SOUFFLEUR.

Arrêtez donc ; ce n'eſt pas cela.

Le SULTAN.

Mais ; Monſieur, il faut bien que je tue quelqu'un.

Le SOUFFLEUR.

Je vous dis que non.

Le SULTAN.

Mais c'eſt dans la piece.

Le SOUFFLEUR.

Et c'eſt une faute d'impreſſion.

Le SULTAN.

Comment, voyons?

Le SOUFFLEUR, *ſur le théatre.*

Tenez, liſez vous-même.

Le SULTAN.

Mais à la fin?

Le SOUFFLEUR *cherche.*

Ah! cela eſt vrai!

Le SULTAN.

Eh bien! pour mieux t'apprendre à lire l'errata,

Imbécille Souffleur, c'eſt toi qui périra. *Il le frappe.*

Le SOUFFLEUR, *dans les bras des gardes.*

Que je ſuis malheureux ! Je meurs. Que l'on m'emporte ;
Mais qu'on rende à chacun ſon argent à la porte.

FIN.

GROS JEAN

QUI REMONTRE A SON CURÉ;

OU

LE PRINCE WOURTSBERG,

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

LE PRINCE WOURTSBERG, *Souverain; habit verd brodé en brandebourgs en or, cordon jaune bordé de rouge, plaque d'argent ſur l'habit, chapeau & épée, coëffé en aile de pigeon, grand toupet.*

LA PRINCESSE GUDULE, LA PRINCESSE ULRIQUE, *robes riches, beaucoup de choſes dans leurs coëffures en argent, en diamans & fleurs, contenances gênées, avec des évantails.*

LE GRAND CHAMBELLAN; *habit brun & veſte jaune brodés en argent, grande perruque brune, gants, canne, chapeau, & l'ordre du prince.*

LE BARON SCHLOFF; *habit à paremens magnifiques, coëffure comme le Prince, chapeau, épée, & l'ordre du Prince.*

M. BRILLANTSON, *chanteur François; habit & veſte gris-de-fer, galonné d'un petit galon d'argent, chapeau & épée.*

FREDERIC, *Valet-de-Chambre du Prince; habit verd galonné en or avec des revers, boutons plats, petite perruque ronde.*

LES MUSICIENS *du Prince, en uniforme verd, paremens jaunes, petit galon d'argent.*

La Scene eſt dans le Palais du Prince, dans un Sallon.

LE PRINCE
WOURTSBERG.

PROVERBE DRAMATIQUE.

M. BRILLANTSON, FREDERIC.

FREDERIC.

Entre-vous ici, M. le François ?

M. BRILLANTSON.

Eſt-ce ici que demeure M. le Baron Schloff ?

FREDERIC.

Oui, il va venir tout préſentement à cette chambre.

M. BRILLANTSON.

Je demande ſi c'eſt ici ſon logement.

FREDERIC.

Logement ?

M. BRILLANTSON.

Oui, ſi c'eſt où il ſe couche, où il s'habille ?

FREDERIC.

Ah ! vous voulez dire ſon quartier.

M. BRILLANTSON.

Son quartier ?

FREDERIC.

Oui, ce n'eſt pas à le droite du château, il faut marcher encore plus.

M. BRILLANTSON.

Eh bien ! je vais aller chez lui.

FREDERIC.

Non, il faut attendre ici, il viendra parler à vous. Tenez, je entends, je crois.

M. BRILLANTSON.

Je vais...

FREDERIC.

Non, reſte-vous là, il m'a dit : je vais regarder. (*Il regarde à la porte*). C'eſt point encore.

M. BRILLANTSON.

Comment appellez-vous cet endroit-ci ?

FREDERIC.

Endroit-ci ?

M. BRILLANTSON.

Oui, cette chambre ?

FREDERIC.

C'eſt le quartier du prince ; il dort encore plus là-bas, dans les autres.

M. BRILLANTSON.

J'entends.

FREDERIC.

Tenez, je crois que voilà M. Baron... Oui, c'eſt lui véritablement. Je ſuis plus pon préſentement, j'ai marche ſur la princeſſe.

SCENE II.

LE BARON, BRILLANTSON.

Le BARON.

Eh bon jour ! M. Brillantſon. Je ſuis fort content de vous voir dans cette pays.

M. BRILLANTSON.

Je craignois bien que vous ne fuſſiez pas de retour de vos voyages.

Le BARON.

Pardonne-moi, je ſuis retourné, il y a plus que cinq mois. Paris il eſt toujours joli. Je ſuis été fort charmé de ma derniere voyage ; c'eſt un ville qu'il eſt fort agréable, fort charmant ! Pourquoi donc vous il quitte la France ?

M. BRILLANTSON.

C'eſt que je ſuis bien aiſe de voir un peu l'Allemagne. On m'a dit qu'il falloit tout connoître.

Le BARON.

Cette pays il eſt bon. Et Mlle. Perſil, comment il eſt à préſent ?

M. BRILLANTSON.

Elle danſe toujours à l'opéra,

Le BARON.

Oui, mais je dis ſon ſanté?

M. BRILLANTSON.

Eſt-ce que vous l'avez connue?

Le BARON.

Oh! tiaplement!

M. BRILLANTSON.

Je ne ſavois pas.

Le BARON.

Il m'a coûté encore plus avec cela de l'argent beaucoup; mais j'ai aime encore grandement. Son mere il boit fortement; mais il aime encore beaucoup l'argent bien plus fort.

M. BRILLANTSON.

C'eſt une vilaine femme; mais Mlle. Perſil eſt une fille charmante!

Le BARON.

Oh ! je ſais fort bien ; c'eſt là où j'ai fait avec vous mon connoiſſance. Vous avez oublié ?

M. BRILLANTSON.

Ah ! c'eſt vrai. Eh bien ! c'eſt elle qui eſt cauſe que j'ai été obligé de ſortir de France.

Le BARON.

Tiaple ! je ſavois pas.

M. BRILLANTSON.

Il y a huit jours ; c'eſt un malheur qui m'eſt arrivé, à quoi je ne m'attendois pas. C'eſt M. le Comte de Rondeville, qui eſt ſon amant à préſent. Il étoit allé à Verſailles pour trois jours, elle m'a dit de venir ſouper avec elle, il nous a ſurpris ; il eſt entré l'épée à la main ; en voulant l'éviter, je l'ai pouſſé contre une porte qui l'a bleſſé. Il eſt tombé ſans con-

noiſſance, on m'a dit qu'il étoit fort malade, & on m'a conſeillé de me ſauver. J'ai penſé que vous pourriez me rendre ſervice, ſoit ici ou ailleurs, & je ſuis venu vous trouver, M. le Baron.

LE BARON

Voulez-vous reſter avec le prince? Il donnera à vous de l'argent, pour chanter à ſon concert.

M. BRILLANTSON.

Je ne demande pas mieux.

LE BARON.

Il a un pon muſique.

M. BRILLANTSON.

Je le ſais : ſi par votre moyen je pouvois lui être préſenté...

LE BARON.

Je ſerai fort content ; mais il faut parler avec M. la chambellan, & je dirai ;

dirai ; il vient ici à ce moment. Je vais montrer vous à lui , & je dirai comme vous il chante fort pon.

M. BRILLANTSON.

Je vous en ſerai très-obligé.

Le BARON.

Il faut que je diſe encore , avant que le chambellan il vient.

M. BRILLANTSON.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

Le BARON.

C'eſt que quand il parle , il faut toujours vous dire à lui , votre excellence.

M. BRILLANTSON.

Je le dirai.

Le BARON.

Et au prince, votre alteſſe.

M. BRILLANTSON.

Cela n'eſt pas bien difficile. Parlent-ils françois ?

Le BARON.

Il parle pas beaucoup la chambellan ; mais il entend le langue.

M. BRILLANTSON.

Et le prince ?

Le BARON.

Il parle fort pon, comme moi je parle.

M. BRILLANTSON.

Et vous parlez bien.

Le BARON.

Plus que quand je ſuis été à Paris... Voilà M. la chambellan. Laiſſe-moi dire à lui, & éloigne-vous ; la reſpect ici il eſt fort en recommandation.

SCENE III.

LE CHAMBELLAN, LE BARON, M. BRILLANTSON, *ſe tenant loin.*

Le BARON.

Entrez, M. le chambellan. Je n'ai pas encore eu l'honneur de vous voir aujourd'hui. Comment vous êtes-vous trouvé du vin d'hier ?

(1) *Herein, Herr Chambellan. Ich hab die ehre nicht gehabt ſie heute zu ſehen, wie haben ſie ſich nach dem geſtrigen wein befunden ?*

(1) Tout ce qui eſt en allemand peut ſe dire en contrefaiſant cette langue, ſans rien exprimer.

Le CHAMBELLAN.

Fort mal, Baron ; le vin m'a fait mal à la tête & au ventre ; je n'ai pas dormi de toute la nuit.

Gar nicht gut ; Baron ; der wein hat mir kopff und bauchwehe gemacht ; ich habe die gantze necht nicht geſchlaffen.

Le BARON.

Que ne buviez-vous auſſi du vin de Champagne ? Il étoit en vérité excellent, & il paſſe tout de ſuite.

Sie haben auch keinen champagner wein trincken wollen ? Er warhajtig recht gut, und iſt gleich paſſirt.

Le CHAMBELLAN.

Oui ; mais je le crains à cauſe de la goutte Quel eſt cet homme-là ? n'eſt ce pas un François ?

Ja ; aber ich furchte ihn wegen dem poaagra. Wer iſt dieſer menſch, iſt er nicht ein Franzoſe ?

LE BARON.

Oui, & c'eſt un fort galant homme.

Ja, es iſt ein ſehr galanter menſch.

LE CHAMBELLAN.

Eſt-il gentilhomme ?

Iſt es ein Edelmann ?

LE BARON, *préſentant M. Brillantſon.*

Non, M. le chambellan ; c'eſt un virtuoſe, c'eſt un muſicien que j'ai connu à Paris, dans mon dernier voyage en France.

Nein, mein Herr chambellan ; es iſt ein virtuoſe, ein groſer Müſikant, den ich in meiner letzen reiſe nach Frankreich hab kennen lernen.

LE CHAMBELLAN.

Ah ! fort bien ! fort bien.

Ah ! gut, gut.

LE BARON.

Je voulois vous demander ſi vous voudriez avoir la bonté de le préſenter au prince.

Ich hab ſie fragen wollen ob ſie ihn an ihro hoheit dem Herrn Prinzen preſentiren wolten.

LE CHAMBELLAN.

Si vous le connoiſſez, je le veux de tout moncœur. Quel eſt ſon talent ? Joue-t-il du violon, du claveſſin, de la flûte, ou du baſſon ?

Wenn ſie ihn kennen, ſo will ich es von hertzen gerne. Was iſt ſein talent ? Spielt erdie violin, die flote, das clavier, oder den fagott ?

LE BARON.

Non ; mais il a une très-belle voix, & il chante fort bien.

Nein ; er hat eine ſchone ſtimme, und ſingt ſehr gut.

Le CHAMBELLAN.

Ah ! c'eſt fort bien, j'en ſuis ravi ; je le préſenterai au prince : a-t-il une voix de deſſus ? eſt-il comme les Italiens ?

Ach ! das iſt ſehr gut, das freuet mich ungemein ; ich werde ihm dem prinzen preſentiren : hat er eine diſcant ſtimme wie die Italiäner ?

Le BARON.

Point du tout. (*A M. Brillantſon*).

Nein, nein ; es fehlt ihm nichts.

Il demande ſi vous êtes Italien. Vous m'entendre pon ?

M. BRILLANTSON, *riant.*

Il me fait bien de l'honneur.

Le BARON.

Il ne ſave pas qu'il n'y a point en France.

M. BRILLANTSON.

Assurez le bien que nous ne suivons pas cet usage-là.

Le CHAMBELLAN.

Eh bien ? Je n'entends pas. *Nun , nun ? Ich verstehe mich nicht darauf.*

Le BARON.

Ce n'est pas l'usage en France; & vous voyez bien qu'il a de la barbe. *Es ist die mode nicht in Frankreich ; und sie schen ja wohl dass er einen bart hat.*

Le CHAMBELLAN.

Barbe y a; je vous fais ma compliment.

M. BRILLANTSON.

Je vous remercie bien, mon excellence. (*Au Baron*). Qu'est-ce qu'il a dit ?

Le BARON.

Il vous fait compliment ſur ce que vous avez de la barbe.

Le CHAMBELLAN.

Comment vous appellez-vous ? *Wie heiſſet ihr?*

Le BARON.

Il demande votre nom.

M. BRILLANTSON.

Brillantſon, mon excellence.

Le CHAMBELLAN.

Brillantſon ?

M. BRILLANTSON.

Oui, mon excellence.

Le CHAMBELLAN.

M. le Baron, a-t-il été à quel- *Mein Herr baron; iſt er in einigen ſpeck-*

que ſpectacle en France ?

takeln in Frankreich geweſen ?

Le BARON.

Non, point du tout.

Nein, ganz und gar nicht.

(*A M. Brillantſon*).

Il demande ſi vous chantiez à quelque ſpectacle à Paris.

Le CHAMBELLAN.

Eh bien ! Baron ?

Wie ?

M. BRILLANTSON.

Dites-lui que j'allois être reçu à la comédie italienne, quand je ſuis parti de Paris.

Le BARON.

J'entends le prince.

M. BRILLANTSON.

Où faut-il que je me place ?

LE BARON.

Là-bas.

M. BRILLANTSON.

Ici ?

LE BARON.

Oui, fort bien.

LE CHAMBELLAN.

Où va donc notre chanteur ? *Wo geth dann der singer hin ?*

LE BARON.

C'eſt le prince qui arrive. *Der prince komtm eben herein.*

LE CHAMBELLAN.

Ah ! fort bien, fort bien. *Ah ! gut, gut.*

SCENE IV.

LE PRINCE, LE CHAMBELLAN, LE BARON, M. BRILLANTSON.

LE PRINCE.

Ah ! bon jour, Baron Schloff... Chambellan vous n'avez pas voulu venir à la promenade ?

Ah ! bon jour, Baron Schloff... hambellan, ihr habt nicht auf die promenade kommen wollen ?

LE CHAMBELLAN.

Je demande pardon à votre alteſſe; mais je ſuis encore malade d'un ſouper d'hier : j'eſpere que cela ira mieux demain.

Ihro Hoheiht verzeihen mir ; ich bin noch kranck von dem geſtrigen nachteſſen : aber ich hoffe es wird morgen beſſer gehen.

LE PRINCE.

Vous n'êtes plus bon à rien, chambellan, ſi vous ne ſupportez pas mieux le vin que cela. Vous ne chaſſez plus Je ne vous conſeille pas de vous marier, non plus.

Ihr taugt nichts mehr, chambellan, wann ihr nicht mehr trinken kœnnt, ſo jagt ihr auch nicht mehr : und ich rathe euch daſs ihr auch nicht mehr heurathet.

LE CHAMBELLAN.

Il plaît à votre alteſſe de badiner.

Ihro Hoheit belieben zu ſcherzen.

LE PRINCE.

Baron Schloff !

LE BARON.

Votre alteſſe ?

LE PRINCE.

Je dis que la chambellan, il n'eſt plus pon pour la plaiſir ; qu'il faut

pas qu'il cherche non plus la mariage; il ſeroit auſſi malade pour cela. (*Il rit*).

LE BARON.

Je crois au contraire, votre alteſſe, que M. la chambellan il trouveroit mieux de ſon ſanté.

LE PRINCE.

Le Baron a fort bonne opinion de vous, chambellan.

Der Baron denkt ſehr gut von euch, chambellan.

LE CHAMBELLAN.

Mon Prince, je crois qu'il dit vrai.

Ihro Hoheit, ich glaub er ſagt wahr.

LE PRINCE.

Je ne le crois pas. Qui eſt cet homme-là? Eſt-ce un François?

Ich glaub es nicht. Wer iſt dieſer menſch? iſt er ein Franzoſe?

Le BARON.

Oui, votre alteſſe . . . Parlez donc, M. le chambellan.

Oui , votre alteſſe. Reden ſie doch, Herr chambellan.

Le CHAMBELLAN.

Tout-à-l'heure. C'eſt un muſicien François que le Baron a connu en France , & qui deſireroit avoir l'honneur d'entrer au ſervice de votre alteſſe.

Gleich im augenblik Es iſt ein Franzœſicher muſikant , den der Baron in Frankreich gekennet hat , und welcher die ehre haben mœchte bey ihro hoheit in dienſten zu ſeyn.

Le PRINCE.

Ah ! fort bien , je prendrai avec grand plaiſir. Baron Schloff !

Le BARON.

Votre alteſſe ?

LE PRINCE.

Faites venir plus proche cette Franzouſe.

LE BARON, *à M. Brillantſon.*

Allons, approche-vous du prince.

LE PRINCE.

Il a un pon fiſache.

M. BRILLANTSON.

Je me porte fort bien, mon alteſſe.

LE PRINCE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! je dis pas cela. Baron Schloff, comment dit-on phyſionomie en françois ?

wie heiſſet phyſionomie auf franzœſiſch.

LE BARON.

Phyſionomie, votre alteſſe.

LE PRINCE.

Ja, ja; phyſionomie pon, je veux dire.

M. BRILLANTSON.

Vous avez bien de la bonté, mon alteſſe.

Le PRINCE.

Chambellan, j'ai douze chevaux danois, qui arrivent avec dix anglois.

Chambellan, ich hab zwœlf dœniſche pferde die ankommen mit noch zenh engliſchen.

Le CHAMBELLAN.

Pour la chaſſe?

Fur die jagt?

Le PRINCE.

Oui, oui.

Ja, ja.

Le CHAMBELLAN.

Bon, bon.

Gut, gut.

Le PRINCE.

Baron Schloff!

Le BARON.

Votre alteſſe?

LE PRINCE.

Quel eſt le talent de ce François pour le muſique ?

LE BARON.

Il chante fort pon.

LE PRINCE.

Eſt-ce un voix groſs ?

LE BARON.

Non. (*A M. Brillantſon*). Dites au prince comme il eſt votre voix.

M. BRILLANTSON.

C'eſt une haute-contre, mon alteſſe.

LE PRINCE.

Haute-contre ? Je ſave pas.

LE BARON, *à M. Brillantſon.*

C'eſt comme à l'opéra l'amoureux il eſt ordinairement ?

M. BRILLANTSON.

Oui, M. le Baron.

Le PRINCE.

Ah ! je dis préſentement. Il y a un chanteur que je voyois à Paris, dans ma voyage.

M. BRILLANTSON.

Le Gros ?

Le PRINCE.

Le Gros quoi ?

M. BRILLANTSON.

C'eſt le Gros qui s'appelle.

Le PRINCE.

Qu'il s'appelle ?

Le BARON.

Oui, c'eſt le nom du chanteur, le Gros.

LE PRINCE.

Ah ! je comprenois pas. Le Gros. (*Il rit avec le Baron exceſſivement*).

M. BRILLANTSON.

C'eſt ſon nom, mon alteſſe.

LE PRINCE.

Non, non, je ſavois encore autrement la nom.

M. BRILLANTSON.

Ah ! c'eſt Geliote.

LE PRINCE.

Juliote, ja. C'eſt un chanteur qu'il n'y a point en Italie.

M. BRILLANTSON.

Non, mon alteſſe.

LE PRINCE, *au Baron.*

Je voudrois entendre cette chanteur, ſi il peut dire à ce moment.

Le BARON.

M. Brillantſon, le prince il voudroit entendre vous chanter à ce moment.

M. BRILLANTSON.

Il n'a qu'à ordonner.

Le PRINCE,

C'eſt pon. Il faut dire au princeſſe Gudule & au princeſſe Ulrique.

Le BARON.

Je vais aller.

Le PRINCE.

Non, non ; envoye-vous Fréderic, & dites auſſi à mon muſique pour l'accompagnement de venir avec.

Le BARON.

Fréderic, entende-vous ?

FREDERIC.

Fort pon. Je vais dire au muſique, il eſt là : tout de ſuite il va entrer.

SCENE V.

LE PRINCE, LE CHAMBELLAN, LE BARON, M. BRILLANTSON.

LE PRINCE.

Baron Schloff !

LE BARON.

Votre alteſſe ?

LE PRINCE.

Vous avez connu cette garçon à Paris ?

LE BARON.

Oui, votre alteſſe.

Le PRINCE.

C'eſt fort pon. Herr chambellan !

Le CHAMBELLAN.

Qu'ordonne votre alteſſe ? *Was befehlen ihro hoheit ?*

Le PRINCE.

Aimez-vous la muſique ? *Liebet ihr die muſik ?*

Le CHAMBELLAN.

C'eſt ſelon ce qu'elle eſt ; il faut ſavoir le genre. *Nachdem ſie iſt, es iſt zu wiſſen welche.*

Le BARON.

M. la Chambellan il ſe plaira fort avec ce muſicien.

Le PRINCE.

Je crois auſſi. Ah ! voilà le princeſſe, je crois. Non, c'eſt le muſique. Baron Schloff, dites au Franzouſe qu'il parle avec mon muſique.

SCENE VI.

LE PRINCE, LE CHAMBELLAN ; LE BARON, M BRILLANTSON, LES MUSICIENS.

Le BARON.

Placez les muſiciens du Prince, & dites à eux ce que voulez chanter.

M. BRILLANTSON.

Je vais le leur dire. (*Il leur parle tout bas, & ils ſe placent*).

SCENE VII.

LE PRINCE, LA Princeſſe GUDULE, LA Princeſſe ULRIQUE, LE BARON, LE CHAMBELLAN, FRÉDERIC, LES MUSICIENS.

Le PRINCE.

Princeſſe Gudule, marche là ; & vous, Princeſſe Ulrique, porte-vous ici (*Il les fait aſſeoir, & il s'aſſied entr'elles deux*).

La Princeſſe GUDULE.

Quel eſt ce muſicien ? *Wer iſt dieſer muſikant ?*

Le PRINCE.

C'eſt un François. *Er iſt ein Franzoſe.*

La Princeſſe ULRIQUE.

Ah ! bon un François. *Ah! gut, ein Franzoſe.*

Le PRINCE.

Baron Schloff !

Le BARON.

Votre alteſſe ?

Le PRINCE.

Dites au muſicien de chanter.

Le BARON.

Je dis à ce moment. (*Il va lui parler bas*).

La Princeſſe ULRIQUE.

Princeſſe, il paroît que le Baron connoît beaucoup ce muſicien. *Princeſſe, es ſcheint der Baron kenne dieſen muſikant wohl.*

La Princeſſe GUDULE.

Oui ; il ne faut pas parler quand il chantera.

Ja ; aber man muſs nicht reden wann er ſingt.

Le PRINCE.

Oui, oui.

Ja, ja.

La Princeſſe ULRIQUE.

Il n'arrive donc que d'aujourd'hui?

Er kommt dann heute erſt an ?

Le PRINCE.

Oui, oui.

Ja, ja.

La Princeſſe ULRIQUE.

C'eſt donc un bon chanteur françois ?

Er iſt dann ein guter Franzœſicher ſinger ?

Le PRINCE.

Attendez, attendez : paix.

Wartet, wartet : ſtill.

M. BRILLANTSON *chante.*

Fatal amour, cruel vainqueur !
Quel trait as-tu choisi, pour me percer le cœur ?

LE PRINCE.

Baron Schloff !

LE BARON.

Alteſſe ? (*Il ſe met derriere le fauteuil du Prince*).

LE PRINCE.

Dites à ce muſicien qu'il marche plus vîte avec le chant.

LE BARON.

Oui, oui, *Ja, ja.*

M. BRILLANTSON.

Je tremble de t'avoir pour maître !
J'ai craint d'être ſenſible ; il falloit m'en punir :
Mais devois-je le devenir
Pour un objet qui ne peut l'être ?

Le PRINCE.

Baron Schloff, dites donc qu'il marche plus vite.

Le BARON.

Je vais dire.

La Princeſſe GUDULE.

Une autre, une autre. *Ein anders, ein anders.*

Le PRINCE.

Une autre ? *Ein anders?*

La Princeſſe ULRIQUE.

Oui, une autre; ceci n'eſt pas bon. *Ja, ein anders; dieſes iſt nicht gut.*

La Princeſſe GUDULE.

Non, pas bon. *Nein, nicht gut.*

Le PRINCE.

Baron Schloff, dites qu'il chante une autre.

LE BARON.

Je dirai auſſi. (*Il va parler à M. Brillantſon*). Le Prince il demande une autre chanſon.

M. BRILLANTSON.

Eh bien ! je vais chanter : L'objet qui regne.

LE PRINCE.

Baron Schloff, qu'eſt-ce qu'il va chanter ?

M. BRILLANTSON.

L'objet qui regne dans mon ame ; mon alteſſe.

LE PRINCE.

De qui c'eſt-il ? De Philidor ?

M. BRILLANTSON.

Non, mon alteſſe ; c'eſt de Rameau.

LE PRINCE.

Rameau ? J'aime mieux Philidor.

M. BRILLANTSON.

Je chanterai auſſi un morceau de Philidor, ſi mon alteſſe le deſire.

La Princeſſe GUDULE.

Que dit le muſi- cien François ? *Was ſagt der Fran- zœſiſche ſinger ?*

Le PRINCE.

Il veut chan- ter un air de Ra- meau. *Er will eine aria von Rameau ſingen.*

La Princeſſe GUDULE.

Ah ! oui, oui ; c'eſt bon. *Ah ! ja, ja ; gut.*

La Princeſſe ULRIQUE.

Bon, bon. *Gut, gut.*

Le PRINCE.

Attendez, atten- dez ; paix. *Wartet, wartet ; ſtill.*

M BRILLANTSON *chante.*

L'objet qui regne dans mon ame . . .

Le PRINCE.

Baron Schloff !

M. BRILLANTSON.

Des mortels & des dieux doit être le vainqueur.

Le PRINCE.

Baron Schloff !

M. BRILLANTSON.

Chaque inſtant il m'enflame . . . .

Le PRINCE.

Baron Schloff !

M. BRILLANTSON.

D'une nouvelle ardeur,
Il m'enflame . . .

Le PRINCE.

Baron Schloff ! Baron Schloff ! Baron Schloff ! Baron Schloff ! Baron Schloff !

Le BARON.

Quoi, votre *Was, alteſſe?* alteſſe ?

Le PRINCE.

Venez ici. *Com ihr.*

Dites qu'il chante une autre plus vîte.

La Princeſſe GUDULE.

Une autre d'un opéra-comique. *Ein anders aus einer opéra-comique.*

Le PRINCE.

Oui, oui. *Ja, ja.*

La Princeſſe ULRIQUE.

Opéra-comique.

Si jamais je prends un époux...

Le PRINCE.

Qui eſt l'auteur de cet opéra-comique ? *Wer iſt der autor von dieſer opéra-comique ?*

La Princeſſe ULRIQUE.

C'eſt Gretry, *Der Gretry ;* *aus* c'eſt du Huron. *dem Huron.*

Le PRINCE.

Bon, bon. Ba- *Gut, gut. Baron*
ron Schloff! *Schloff.*

Le BARON.

Quoi, votre *Was, alteſſe ?*
alteſſe ?

Le PRINCE.

Demandez-lui s'il ſait... (*A la Princeſſe Ulrique*). Comment avez-vous dit ?

La Princeſſe ULRIQUE.

Si jamais je prends un époux. *Herr Franzoſe !*

M. BRILLANTSON.

Princeſſe ?

La Princeſſe ULRIQUE *chante mal.*

Si jamais je prends un époux...

M. BRILLANTSON.

Oui, Princeſſe, je vais le chanter tout-à-l'heure.

La Princeſſe GUDULE.

Voilà une charmante chanſon, Ulrique.

Das iſt ein charmantes liedchen, Ulrique.

Le PRINCE.

Paix, paix.

Still, ſtill.

M. BRILLANTSON *chante.*

Si jamais je prends un époux,
Je veux que l'amour me le donne.

Le PRINCE.

Plus vîte.

M. BRILLANTSON.

Qu'à la fête il vienne avec nous,
Et que ſa main nous y couronne.

Le PRINCE.

Baron Schloff, reſte-vous là? Je

trouve point qu'il marche aſſez vite ſur le chanſon.

Le BARON.

Je dirai.

La Princeſſe GUDULE.

Bonne chanſon. *Ein gutes lied.*

Le PRINCE.

Oui, oui, brave compoſiteur.

M. BRILLANTSON.

Un choix contraire à nos deſirs
Devient une ſource de larmes.

Le PRINCE.

Marche, marche donc.

M. BRILLANTSON.

La liberté ſeule a des charmes;
Elle eſt la ſource des plaiſirs.

Le PRINCE.

Baron Schloff, vous voyez bien qu'il ne marche pas. Dites encore plus.

Le BARON.

Je dirai. (*Il va parler à M. Brillantſon*).

M. BRILLANTSON.

Mais c'eſt le mouvement.

Le BARON.

Faites toujours, puiſque le Prince il veut.

M. BRILLANTSON.

Allons. (*Il chante plus vîte*).

Si jamais je prends un époux,
Je veux que l'amour me le donne.

Le PRINCE.

Bravo.

La Princeſſe GUDULE.

Ja, ja.

M. BRILLANTSON.

Qu'à la fête il vienne avec nous ;
Et que ſa main nous y couronne.

La Princeſſe GUDULE.

Bravo.

La Princeſſe ULRIQUE.

Bravo.

Le PRINCE.

Nein, nein. Ecoute moi ; & ſi vous voulez chanter comme je dis, je prendre vous pour mon ſervice.

M. BRILLANTSON.

J'apprendrai de mon alteſſe ; elle n'a qu'à dire.

Le PRINCE.

Ecoute un peu, princeſſe Ulrique, princeſſe Gudule. Baron Schloff, *com ihr.*

(*il chante mal & vîte*).

Si jamais je prends un époux,
Je veux que l'amour me le donne:
Qu'à la fête il vienne avec nous,
Et que ſa main nous y couronne.

M. BRILLANTSON.

Fort bien, fort bien, mon alteſſe.

Le PRINCE.

Paix, paix. *Still, ſtill (Il chante, & il fait un point d'orgue).*

Et que ſa main nous y couron... ne.

La Princeſſe GUDULE.

Bravo.

La Princeſſe ULRIQUE.

Bravo.

Le PRINCE.

Voilà comme je veux que la chant il ſoit mené, voye-vous ?

M. BRILLANTSON.

Oui, mon alteſſe ; c'eſt fort bien. Je ferai des points d'orgue.

Le PRINCE.

Ja, toujours. Eh ! Baron Schloff !

Le BARON.

Admirablement, votre alteſſe.

Le PRINCE.

Si cette muſicien il veut bien, je montre à lui comme je veux; & s'il fait, je donne cinq cents ducats tous les ans.

M. BRILLANTSON.

Je ne demande pas mieux que de faire ce que mon alteſſe voudra.

Le PRINCE.

Je vous montre tous les airs de chant comme je voudrai; & puis la point d'orgue que je veux toujours dans tous les chanſons, voye-vous?

M BRILLANTSON.

J'apprendrai avec grand plaiſir de mon alteſſe.

LE PRINCE.

Eh bien ! pour lors je ſerai content Allons, chambellan, marchons ſur le ſouper ... Princeſſe Gudule, Ulrique, marche toujours avec la chambellan. (*Elles s'en vont*) Baron Schloff, je crois qu'il ira bien comme cela ; mais il fait pas encore comme je veux.

LE BARON.

Il ſera ſûrement.

LE PRINCE.

Allons, marchons, le faim & le ſoif ils me font un grand invitation à ſouper. (*Ils ſortent tous*).

FIN.

66138

TABLE
DES PIECES

Contenues dans ce Volume.

Qui veut noyer ſon Chien l'accuſe de la Rage, ou la Belle-Mere. Page 1.

Il faut battre le Fer tandis qu'il eſt chaud, ou l'Amateur du Tragique. 39

Le Feu caché ſous la Cendre, ou les Faux indifférens. 77

Selon les Gens l'Encens, ou le Maître des ballets. 95

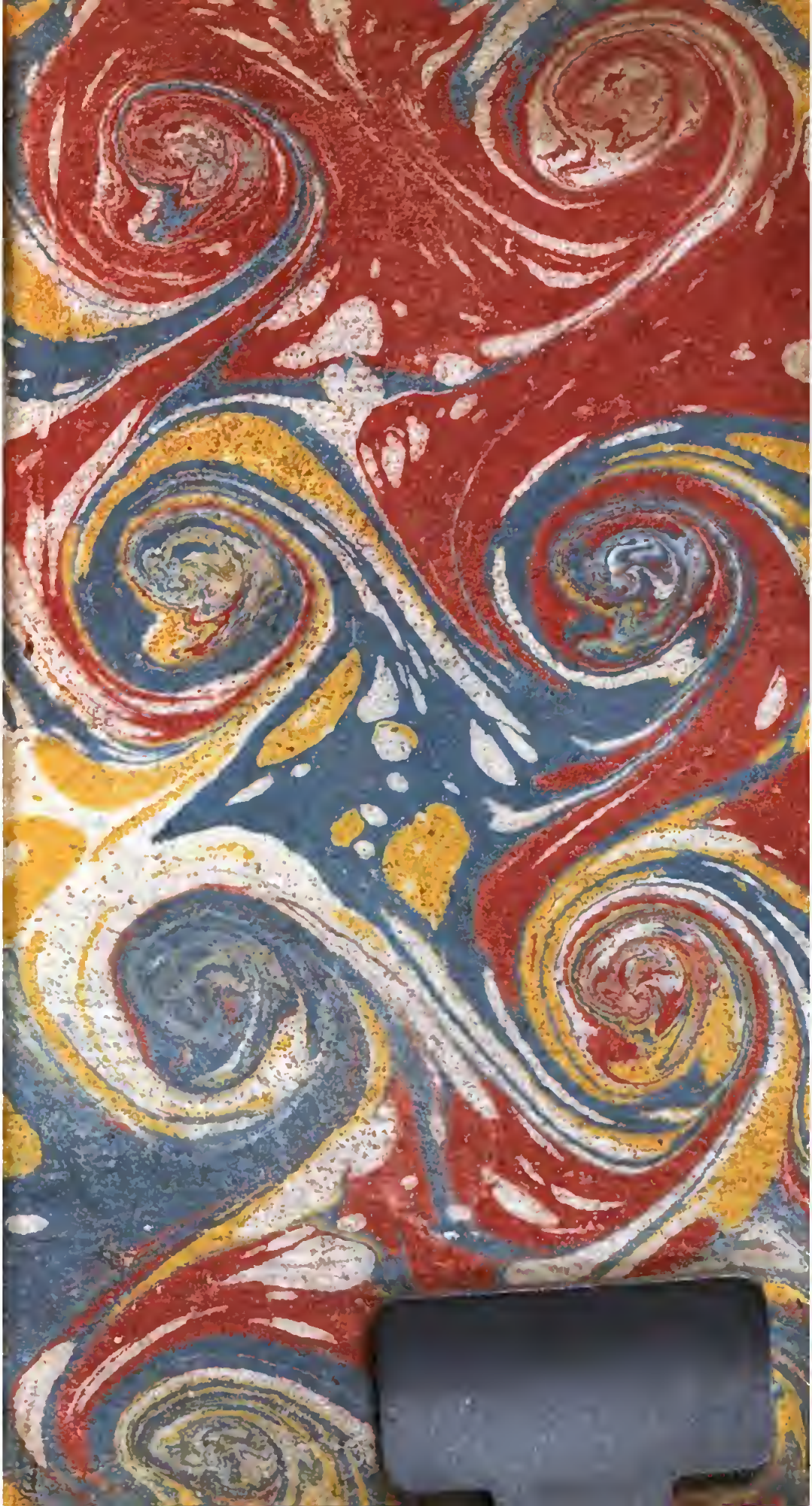
Les deux ſont la Paire, ou les deux Amis. 109

Il faut amadouer la Poule pour avoir les Pouſſins, ou la Marchande de Ceriſes. 123

La moitié du Monde ſe moque de l'au-

tre, ou Sortie de la Comédie Françoiſe. 165
Il ne ſort du Sac que ce qu'il y a dedans, ou les ſecondes Loges de l'Opéra, le Dimanche. 189
Tout Chemin conduit à Rome, ou la Guinguette. 211
Souffler n'eſt pas jouer, ou Alménorade. 263
Gros Jean qui remontre à ſon Curé, ou le Prince Wourtsberg. 279

Fin de la Table du quatorzieme Volume.



BIBLI
SCA
PLUT
N.°